

Le Journal

10^c



PUBLIÉE À
DRUMMONDVILLE
AOÛT 1938
No 6

**LA BELLE
NOUVELLE**

●

Un cahier de 125 modèles
de tapis tous reproduits
en couleurs

●

En Vente à
PAYSANA
30 cents

Vous m'appelez Maître et ne m'interrogez pas.

Vous m'appelez Lumière et ne me voyez pas.

Vous m'appelez Voie et ne me suivez pas.

Vous m'appelez Miséricordieux et n'avez pas Confiance en moi.

Vous m'appelez Vie et ne me désirez pas.

Vous m'appelez Noble et ne me servez pas.

Vous m'appelez Tout Puissant et ne m'honorez pas.

Vous m'appelez Juste et ne me craignez pas.

Vous m'appelez Sage et ne me croyez pas.

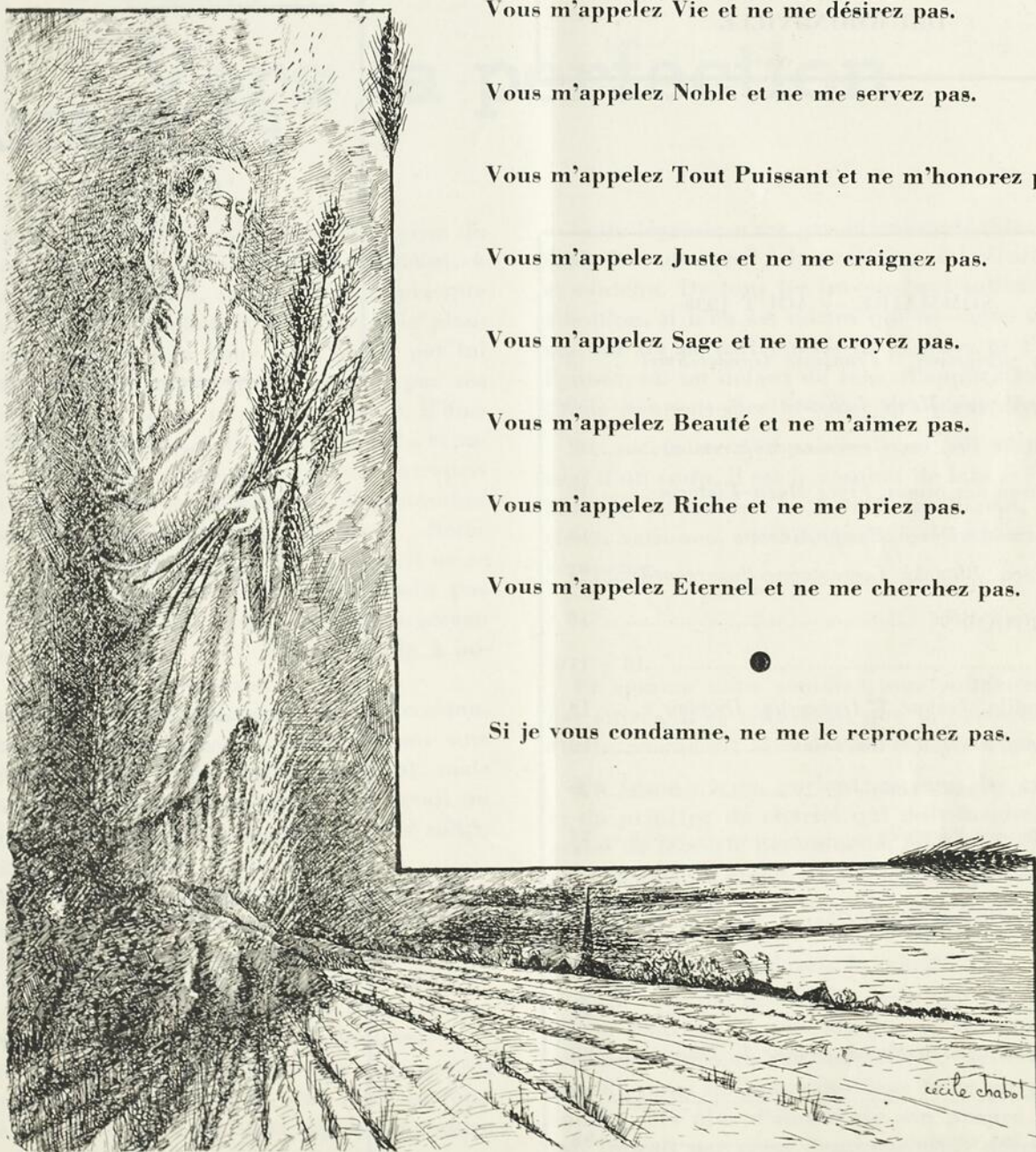
Vous m'appelez Beauté et ne m'aimez pas.

Vous m'appelez Riche et ne me priez pas.

Vous m'appelez Eternel et ne me cherchez pas.



Si je vous condamne, ne me le reprochez pas.



Cécile Chabot

Paysana . . .

Revue mensuelle fondée et dirigée par
Françoise GAUDET-SMET

éditée et imprimée par
LA PAROLE "Limitée"
DRUMMONDVILLE

SOMMAIRE — AOUT 1938

Vers la perfection, <i>Françoise Gaudet-Smet</i>	3
Le grand curé, <i>Marie LeFranc</i>	6
Quand l'été s'en va, <i>Germaine Guèvremont</i>	11
La chanson des ormes, <i>Frère Marie-Victorin</i>	12
Une journée à Percé, <i>Berthe Guertin</i>	13
Survivance, <i>Blanche Lamontagne-Beauregard</i>	14
Sa Majesté Bébé	15
Tricots	16 - 17
Sa corbeille, <i>Jeanne L'Archevêque-Duguay</i>	18
Gris-Gris, <i>Marcelle Gauvreau</i>	19
Nez-Rose, <i>Jeanne Daigle</i>	20
Au temps des vacances	22
Pays-Jassettes	23
Hygiène et beauté, <i>Flore Chaput</i>	25
Mode	26
Gilets de lit	28
L'air tonifiant et parfumé, <i>Jeanne L. Duguay</i>	29
Ecrivons-nous	31
Lettre à ma cousine	32

ABONNEMENT:

Pour le Canada, un dollar par an.
60 sous pour 6 mois.
Aux Etats-Unis, un dollar cinquante.
10 sous l'exemplaire.

Adresser toute la
correspondance à

PAYSANA

Case postale 25,
Montréal.

La femme est la **Maitresse**; ce mot dit bien son autorité. Partout elle commande dans le domaine de sa maison et de sa basse-cour. Elle y est **reine** sans que cela soit toujours apparent. Elle est la **mère**. La mère, c'est la souveraine, de qui tout dépend dans la ferme, qui a la charge de tous les gens et de toutes les choses, par qui le bonheur vient à chacun, selon son rang, aux pigeons du colombier, aussi bien qu'aux petits enfants.

René BAZIN.

La terre ne manque pas de bras elle manque de coeurs

R. P. de GANAY

Vers la perfection

Une légende rapporte qu'un modeste forgeron de village, laborieux et consciencieux, avait atteint, à la pratique de son métier, une perfection presque insurpassable. Quand il plantait un clou, il le plantait bien; on venait de loin pour faire ferrer par lui ses chevaux, car tout le travail qui passait par ses mains n'en aurait pu sortir mieux fini. Donc, il forgeait avec zèle et minutie et il avait une telle réputation que, de la ville voisine, un grand entrepreneur lui confia un jour la préparation d'un nombre considérable de pièces de fer à forger. Notre homme eut du travail des mois durant, mais il ne se précipita pas plus que de raison. Il ne perdit pas non plus une minute et travailla chaque morceau avec autant de zèle que s'il n'eût que celui-là à polir.

Quand il fit l'inspection finale avant la livraison, il constata qu'une barre avait une faiblesse: une toute petite rainure à peine visible pourtant, mais qui gâtait tout de même le morceau. Il la remit au feu sans tarder et la refit plus belle et plus solide que les autres.

Et tout ce fer entra dans la construction d'un pont, un pont où défilèrent à n'en plus finir, la guerre durant, des troupes et leurs munitions. Artilleurs, fantassins, cavaliers ignorèrent un jour la consigne de modération et dévalèrent à grand trot sur le petit pont qui n'en avait jamais tant vu.

Le petit pont trembla sous une telle secousse. Il fut tout près d'être ébranlé et de s'en aller au fond de la rivière. Mais non: doublés et reprise par notre forgeron, bon artisan s'il en fut, la barre qui en soutenait des milliers d'autres, la barre bien faite, bien finie, n'avait pas flanché. Et, sans le savoir, le bon ouvrier avait sauvé la vie à tout un régiment.

Cette légende n'est pas invraisemblable; elle voudrait être un appel à la précision, à l'effort constant et soutenu. De tous les travaux qui sollicitent notre attention, il n'en est aucun qui ne doive être négligé. Car on ne sait jamais ni le jour, ni l'heure, ni l'année, où un défaut de soin, d'application, d'exactitude pourrait être la cause des pires dégâts.

Le succès ne s'improvise pas. S'il vient parfois tout d'un coup, il est le résultat de labeurs lointains, obscurs et cachés. Le travail intelligent, consciencieux, raisonné, méthodique a inévitablement sa récompense.

COOPERATION

Et comme nous sommes tous solidaires les uns des autres, il se trouverait que la perfection individuelle amènerait vite des succès généraux.

Un franc-maçon, parlant un jour des catholiques et du principe de charité qui doit inspirer tous les gestes de leur vie personnelle, émit une opinion qui est à la fois un éloge, un encouragement et une suggestion « Chez eux, disait-il, nul n'est assez petit pour ne pas pouvoir rendre un service, ni assez grand pour ne pas devoir le rendre. »

Pour que la prospérité revienne et dure, pour qu'un courant de vie joyeuse et rayonnante nous enveloppe tous en son tourbillon régénérateur, chacun de nous ne pourrait-il pas faire un effort personnel vers plus d'amour de son propre travail, ce qui finirait par créer l'enthousiasme nécessaire à la persévérance et au succès?

Il est impossible de faire un tout parfait avec des pièces défectueuses, n'y en eût-il qu'une seule.

Si chacun voulait faire sa part, répondre tant soit peu aux appels de coopération et de bonne entente, comme la face du monde et des choses changerait vite! Personne n'a le droit, fût-il riche ou pauvre, de se renfermer égoïstement en sa propre vie. Si nous sommes heureux, il faut que notre joie nous rende compatissants: « nul n'est assez grand pour ne pas devoir rendre service »... Si, au contraire, le malheur nous accable, il faut que nous sachions nous rapprocher de ceux qui peuvent nous aider.

Qui dédaigne les mouvements vers la coopération? Ceux qui en ont le plus souvent besoin. Qui néglige l'assistance aux assemblées professionnelles d'agronomes, de conférenciers ou réunions des cercles de fermières? Qui empêche son voisin d'y aller? Les paresseux, les lâches, les faibles, qui ne mesureront jamais assez tout le mal qu'ainsi ils commettent.

Même si l'on n'en a pas un besoin immédiat, il faut toujours, l'occasion s'offrant, apprendre quelque chose.

Un courtisan, voulant un jour flatter un roi, d'ailleurs fort instruit, lui dit: « Sire, on ferait un bien gros livre avec tout ce que vous savez. » Mais l'autre, convaincu parce qu'éclairé, répondit simplement: « Mon ami, on en ferait un bien plus gros encore avec tout ce que j'ignore... »

Les mamans qui ont élevé une grosse famille et ont toujours fait toute leur couture pourraient encore apprendre quelque chose à suivre les cours de coupe, ne serait-ce qu'une façon plus rapide de procéder; les cuisinières de renom sont sans cesse en recherche de nouvelles recettes. Les tricoteuses, les tisserandes trouveront toujours du profit à suivre les conseils de conférencières spécialisées. Et pour le soin des enfants, les médecins les plus érudits confessent qu'ils apprennent du nouveau tous les jours. Ne pouvons-nous faire comme eux?

L'EXEMPLE

L'exemple est une puissance qui surpasse toutes les autres.

Beaucoup de personnes resteront absolument insensibles aux discours les plus convaincants; c'est que, depuis plusieurs années, trop de gens ont donné dans la manie de la *parlette*. On ne croit plus qu'à cela, les discours! Les jeunes croient avoir tout fait quand ils ont « tenu le plancher » pendant une heure, débitant avec emphase des discours tout faits de phrases en série qu'ils ont soigneusement ramassées ici et là.

Pourtant, que valent tout ce bruit, toutes ces paroles en regard du succès de ce bonhomme paisible, effacé et *pas parlant*, qui soigne d'abord son affaire avant de se mêler de celle des autres, ne doit rien à

personne, paye ses taxes et sa répartition en temps, a toujours voulu *s'arracher* tout seul, gratte ses fossés de son mieux à heure et à temps, remplace à mesure qu'ils manquent les piquets de clôture affairés, plutôt que de chercher à savoir s'il n'y aurait pas moyen d'avoir un petit octroi... « on sait jamais... des fois »...

Que vaudront toutes les invitations aux travaux domestiques d'une présidente de cercle à belle harangue, éloquente aux réunions, mais qui, trop occupée par ce travail, n'a le temps de rien faire chez elle, donne à ses visiteurs du dessert aux ananas ou autre chose achetée et connaît par coeur tous les bons marchés des catalogues de la ville?

Le labeur persévérant et tenace de sa voisine moins brillante, le conseil discret, donné à propos, parce qu'il est le fruit d'une expérience productive, vaudront souvent mieux et seront un meilleur entraînement.

L'exemple, oui! l'exemple, riche en suggestions et multiplicateur d'énergie, qui en dira jamais toute la force et la puissance?

LA FERMIERE COMPTABLE

Il me fut assez souvent donné de participer de très près à la vie de la ferme et je fus chaque fois vivement impressionnée par l'activité qui y règne à l'heure des vaches, surtout le soir. L'hiver dernier, dans une famille où l'on adopte et met scrupuleusement en pratique toutes les suggestions des agronomes et des techniciens agricoles, je vis l'aînée des filles, restée à la maison pour préparer le souper, sortir les livres où elle allait tantôt noter la pesée du soir. Chaque bête, au nom caractéristique, avait sa page qui accusait nettement sa valeur de rendement. Séance tenante, je me fis expliquer ce qu'était le contrôle laitier. C'était si simple, si clair, si pratique que je fus tout simplement charmée.

Initiée au fonctionnement de ce travail, j'appris qu'il avait permis d'enregistrer bien des surprises: ainsi, la grosse *Rousse* qu'on croyait de beaucoup la plus productive s'était laissée dépasser par la *Caille* et la *Picotée* auxquelles, à l'oeil, on avait eu moins confiance. Jour par jour, on pouvait suivre les progrès ou les reculs de tel sujet et je m'amusai même d'apprendre que, façon de badiner et de s'intéresser, les enfants avaient parié sur le rendement de telle ou telle vache. Voyez-vous ce souci, créé par la précision d'un travail bien conduit, cette curiosité née d'une comptabilité bien tenue?

Dans les usines et les ateliers, chaque manoeuvre a sa feuille de temps et doit rendre compte, minute par minute, de l'objet de son travail. On sait ce que coûte et ce que rapporte chaque main par tour d'ai-

guille des minutes. C'est une question d'habitude et d'entraînement et aussi d'ordre et de prudence.

Les chiffres ne mentent pas. Voilà pourquoi ils sont si ennuyeux, ajouteront les amis du contrôle à l'oeil et les partisans de l'à peu près. Tout cela, « c'est ben de l'ouvrage », bougonneront les paresseux. Laissons-les grogner.

En y réfléchissant bien, quelle fermière ne voudra désormais se constituer comptable au logis? C'est là oeuvre de femme qui requiert de la patience, de l'ordre et du courage. Le travail est tracé, les méthodes sont simples et pratiques. Il n'y a qu'à l'organiser et à le maintenir. L'homme, plus routinier et obligé de préparer et de discuter les grandes lignes du plan d'ensemble, a peu de loisirs et de goûts pour les petits détails, de grande importance pourtant; il faut que la femme suggère, fasse accepter et impose ces habitudes de comptabilité, oeuvre de précision que recommandent de plus en plus les maîtres en agriculture. C'est tôt réglé. Maman tient le compte des vaches, aidée par Jeanette. Simone, celui des poules. Laissons à Gérard le cahier de la porcherie, quitte à lui donner un coup de main ou de crayon, s'il se néglige.

Et tous chiffres bien arrêtés, personne ne faussera la vérité, et ce n'est que chez le voisin qui prétend toujours que « rien qu'à voir on voit bien », qui ne fait rien de plus que ce que son arrière-père faisait et jamais autant, où tout est à l'abandon, qu'on pourra croire que... « deux et deux font vingt-deux »...

COLLABORATION FEMININE

Nous ne répétons jamais assez ce que peut à la ferme l'influence féminine. Dans quelque domaine que ce soit, le succès ne s'improvise pas, mais plus que tous les autres, le succès agricole est une

« longue patience ». Il tient de bien des dévouements confondus; il naît des constants efforts des jours de disette comme des heures d'abondance; il vit d'un enthousiasme qui ne doit jamais fléchir, d'un optimisme que n'abattent ni la grêle d'un soir ni les conditions parfois assommantes d'un marché en désarroi... Parce qu'il est le résultat de nombreuses prévoyances, il attend beaucoup de la perspicacité féminine, d'où les petits soins de la basse-cour, les initiatives multiples qui arrachent au jardin potager de la nourriture pour douze mois, les secrets de couture qui transformeront en modèle dernière mode les vêtements encore bons des saisons passées.

L'enthousiasme le plus vigoureux est toujours celui qui a le plus besoin d'être bien nourri; il s'use vite à se dépenser plus. Il a besoin du bon mot qui soutient, qui reconforte, par l'attention toujours en éveil qui reprend les heures de garde quand se lasse parfois le courage du maître de céans.

Depuis la malencontreuse aventure du paradis terrestre, il s'est composé bien des malices sur le compte des femmes. Pour ma part, dans ce que je puis avouer, j'ai entendu bien des fois la réflexion suivante: « Ah! un tel, il réussirait, il viendrait à bout de son affaire s'il avait une meilleure femme ». Et je ne sais plus lequel de mes grand-pères disait: « Quand même un homme rentrerait de l'argent dans une maison avec une pelle, si, de son côté, la femme le sort avec une petite cuiller, il ne la fournira pas »...

D'attribuer à la femme une influence telle que tous les malheurs peuvent lui être imputés quand ça va mal, c'est lui reconnaître une force qui peut faire sa gloire quand tout va bien.

Que ce soit un encouragement pour les vaillantes, les dévouées, toutes les ouvrières fidèles des tâches obscures.

Françoise GAUDET-SMET.

Il y aura le Petit Poucet, le Chaperon Rouge, Blanche-Neige.

Vous croyez que c'est un conte, cette

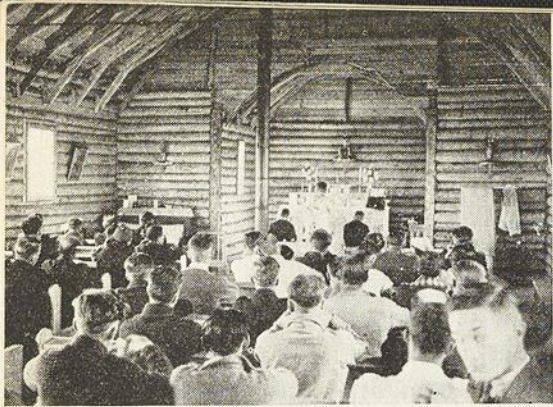
“MARCHE DES LAINES” ?

C'est un conte vrai... de vraies fées...:

LES FEMMES DE CHEZ NOUS, TRICOTEUSES ET TISSERANDES



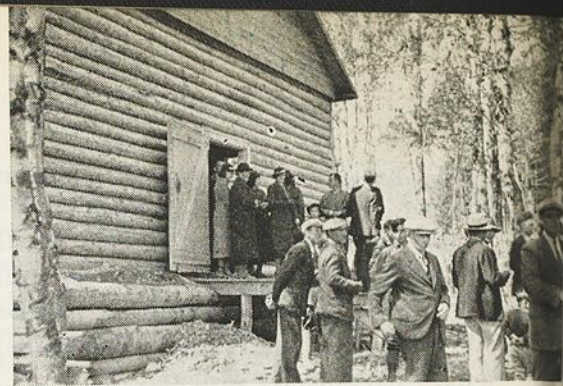
↳ Voir détails à la page extérieure de la couverture.



Pendant la messe (Le Colon).

Le grand curé

Marie LE FRANC



Sortie de l'église (Le Colon).

Lourde après-midi d'été, remplie de la moiteur de la forêt et de l'haleine de la rivière. La chaleur rend torpides les veines des oisifs.

Est-ce à quoi songe celui qui est effondré dans la chaise construite spécialement pour lui, abrité des regards des passants par le rideau de vigne vierge qui tapisse la véranda du presbytère?

La soutane dissimule les replis de son énorme corps; mais le visage montre ses bajoues et le triple menton qui s'appuie sur le rabat. Les mains épaisses s'agrippent aux accoudoirs de la chaise, et deux pieds massifs reposent, inertes, sur le sol.

Cependant, ce visage envahi de graisse combat par son expression la mollesse de ses lignes. Le feu qui couve au fond des yeux aux paupières alourdies est sans cesse prêt à se rallumer, et la bouche qui mâchonne un cigare demeure volontaire. Elle a un pli maussade à cause de l'inconfort qu'inflige à ce grand corps l'étouffante atmosphère.

A l'abri de son rideau de feuilles, le « Grand Curé » regarde la rue. Il regarde la ville, sa ville. Elle est son oeuvre. Vingt-cinq années auparavant, il n'y avait là que la brousse. Il était jeune alors, plein de force, plein de fougue. C'était l'époque des premiers défrichements sur les bords de la Mékinac. Il était parti comme missionnaire avec un groupe de colons. L'esprit d'aventure bouillonnait dans ses veines. Il était fait pour commander un chantier à coups d'encouragements joviaux, de gros rires, de bourrades dans les côtes, d'engueulades quand c'était nécessaire.

Botté, vêtu, comme les défricheurs, de culottes de bourecan et d'une veste de peau de caribou, avec un mouchoir rouge noué à son cou pour le préserver des moustiques, il savait mieux que personne trouver le tertre où planter la tente et indiquer la direction du « cordon » à tracer dans la forêt. Au moment des repas, il s'asseyait sur une souche, avalait son assiettée de haricots au lard, lampait deux ou trois gobelets de thé noir, et en avant, la hache à la main! Il ne se détendait qu'après souper, à l'heure des plaisanteries et des histoires, quand les hommes, la pipe à la bouche, protégés des maringouins par la fumée de la boucane, respiraient la fraîcheur du soir avant d'aller s'allonger sur leurs lits de branches de sapin.

Ces hommes-là, comme il les connaissait! Il savait les prendre. Pas de ménagements à avoir avec eux. Il avait plus de patience avec un ivrogne qu'avec un fainéant, qu'il jouaillait de reproches brutaux, choisissant, pour leur donner plus de portée, le moment de la messe célébrée dans un abri de planches.

— Dis-moi donc, toé, qu'est-ce que tu es venu faire sur la Mékinac? Tu serais bien mieux à la ville, à t'engraisser sur le secours de chômage! Faut pas de paresseux dans l'bois! Qui est-ce qui va nourrir ta femme et tes enfants? Ton camp' ne se construira pas tout seul, et c'est pas moi

qui vas bûcher les arbres de ta terre. Viens pas te plaindre après que t'as d'la misère! J'boirais un verre à ta santé!

Le Grand Curé leur paraissait formidable, adossé à l'autel primitif, taillé à la hache, ses yeux noirs flambant, sa bouche crachant l'indignation. Son geste brusque éteignait une des deux chandelles fichées dans des soucoupes remplies de terre.

* * *

En choisissant le site de la nouvelle colonie, son flair ne l'avait pas trompé. La Mékinac à l'énorme débit garantissait l'avenir. Cependant, il n'avait pas prévu une oeuvre de cette envergure. Elle lui échappait presque des mains. L'humble colonie agricole de Saint-Pierre du Nord devenait une vaste entreprise industrielle. La rivière se couvrait des zébrures brunes des billes arrachées à la forêt. Les scieries s'élevaient sur les rives; les usines à papier les plus gigantesques du monde étonnaient le farouche paysage.

Le curé Lavergne devenait une puissance. Il traitait avec les chefs d'industrie, leur arrachant d'abord, par gros morceaux, l'argent pour un hôpital, un couvent, une banque, tout ce dont il avait besoin pour sa ville. On ne l'appela plus que « le Grand Curé », nom qui lui convenait aussi à cause de sa grande taille. Le presbytère ressembla à un hôtel moderne, tout en briques et ciment; et en réalité il était appelé à en jouer souvent le rôle dans un pays neuf, encore mal outillé, où débarquaient chaque jour de nouveaux prospecteurs.

La ville absorba de plus en plus l'homme de la forêt qui était en lui. Le défricheur dut céder la place à l'entrepreneur de travaux. Ce n'étaient plus des maisonnettes de bois rond que, de ses bras musclés et de son formidable coup d'épaule, il aidait à construire, mais des bâtiments publics dont il discutait les plans avec les architectes. Il ne faisait plus sa société des coureurs des bois. On voyait coude à coude à sa table le président de l'Intercolonial Paper, celui de la National Fiber Board, celui de la Canadian Paper, de la Brompton Pulp. Il n'était question que de pâte de bois, cellulose, papier d'emballage, papier journal, bardeaux et lattes. On comptait par tonnes. On discutait usines hydro-électriques. On citait avec orgueil le nombre de billes que la Mékinac amenait chaque jour à pied d'oeuvre. Dans la conversation, le français cédait la place à l'anglais, l'église à l'industrie.

Maintenant que sa tâche était terminée, son grand corps s'ankylosait de plus en plus. Il supportait sans résignation sa déchéance physique. Presque invalide à soixante ans, les rouages encrassés, le foie, les reins paresseux, le coeur qui accrochait dans sa grosse poitrine! Il eût fallu suivre les avis des médecins, mesurer le boire et le manger par onces. La prospérité qui avait monstrueusement développé la ville enflait son bâtisseur à son image. On avait posé trop de premières pierres, trop inauguré, trop régalié de premiers ministres et de monseigneurs. Le curé Lavergne ne s'était pas aperçu assez vite de l'effet des

truites saumonées, des steaks de chevreuil, des tourtières du pays et des vins de France. On hésita à l'avoir comme client dans un taxi ou comme passager dans un canoë: il pesait ses trois cents livres. C'est alors qu'il commanda une Buick et transforma son bedeau en chauffeur.

Cependant, la Mékinac demeurait avant tout propriété de la forêt. Entre les cités industrielles qui poussaient du jour au lendemain sur ses bords, la forêt étendait sa calme souveraineté et continuait à exercer son attrait sur les sportifs. C'est à Saint-Pierre que les chasseurs à l'original engageaient leurs guides avant de prendre le bois. Ceux qui y revenaient en habitués chaque automne se dirigeaient droit sur le presbytère. Quand leur auto s'arrêtait devant la véranda, une voix énergique passait à travers le rideau de vigne:

— Laissez donc vot' butin! Mon homme ira le prendre.

Le curé tapait sur le plancher avec la canne qu'il avait toujours à sa portée, et François, le bedeau-chauffeur, venait chercher les bagages.

* * *

Il avait pour voisin le plus proche, à Saint-Polydore, un curé qui venait de France, le curé Chinok. Le village de Saint-Polydore était en pleine brousse. Les chasseurs, en quittant Saint-Pierre, prenaient la route de Saint-Polydore et passaient la nuit dans la modeste cure avant de s'enfoncer dans la forêt. C'était leur dernière étape. Le curé Chinok devenait ainsi une figure familière parmi eux. A leur retour, ils racontaient sur lui force anecdotes. C'était un pauvre petit curé miteux qui n'avait rien au premier abord pour attirer l'attention, mais dont le souvenir marquait dans la mémoire de tous ceux qui s'étaient arrêtés chez lui. Il y avait même des voyageurs qui interrogeaient le curé Lavergne sur cette espèce de saint François d'Assise de la brousse dont ils avaient entendu parler et demandaient comme une faveur d'être conduits jusqu'à lui. Le Grand Curé faisait d'abord la sourde oreille, puis se décidait à commander la Buick. Il était partagé entre des sentiments divers. Il n'avait qu'une condescendance mêlée de pitié pour ce pauvre M. Chinok débarqué dans le bois sans connaître l'A. B. C. de la colonisation. Est-ce qu'il s'imaginait qu'il allait mener son affaire comme dans son village de France? — Le curé Chinok était venu au Canada à l'âge de seize ans. Il avait bien tenté, d'abord, de lui donner des conseils; mais l'autre, sous des dehors timides, était têtue. Il défendait ses défricheurs et n'avait nulle envie de voir transformer sa colonie en un centre industriel plus ou moins américanisé. D'ailleurs, le site ne s'y prêtait pas. A mesure qu'on approchait de Saint-Polydore, le pays devenait de plus en plus broussailleux, désolé et grandiose, fermé sur lui-même, repoussant toute invasion. Une atmosphère de dépouillement et de résignation enveloppait les êtres et les choses. De loin en loin, au bord d'une clairière, se dressait une maisonnette de bois grisâtre, remplie d'enfants aux visages pâles. Les gens étaient tout en grisailles aussi, et silencieux.

La colonie ne se maintenait que grâce à la ténacité de son pasteur. La terre ingrate ne la nourrissant pas, il encouragea les colons à se faire trappeurs. Il apprit d'un Indien le secret de la fabrication d'un appât infailible pour les pièges à renards, tritura lui-même la mixture et la distribua à ses gens. Il suspendait les pelleteries par paquets aux poutres de sa salle à dîner. Les enfants lui apportaient les rats musqués, les visons et les belettes qu'ils prenaient à la main au bord de la Rivière Bleue, ou avec des pièges de leur invention. Il se chargeait de négocier les peaux avec



les marchands de fourrure des villes. Ensuite, l'ambition lui vint de créer une ferme modèle. L'équipe entière des colons répondit à son appel. Ils étaient bien plus à leur aise pour bâtir que pour ensemençer. L'odeur du bois neuf agissait sur eux comme une boisson forte. Abattre, scier, équarrir, dresser les murs en queue d'aronde, déliait les muscles, les nerfs, la langue. Ils s'entendaient à manier la forêt.

Le curé vivait comme tout le monde du maïs et des patates qu'il récoltait, fumait le tabac de son jardin, raccommodait ses souliers. Il faisait des voyages à la riche paroisse de Saint-Pierre, en se cachant du Grand Curé qui l'eût traité de « maudit quêteur », quoiqu'il ne demandât rien pour rien. Il troquait, payant avec des pelleteries ce dont il avait besoin. Il revenait fourbu de chaque tournée, tirant par la corde une vache ou une mule, le long du chemin nouveau traversé par les racines des arbres, ou portant dans son sac, muette de peur, quelque volaille pour la basse-cour. Il adjoignit à la ferme une petite scierie.

Chaque entreprise nouvelle occupait les bras, réveillait les esprits. Le sang se remettait à circuler dans les veines. Le curé se démenait toute la journée parmi les hommes dont il avait pris le langage, la peau tannée, les flancs maigres. Il redevenait leur curé le dimanche, en reprenant sa soutane pour les offices.

Quand le curé de Saint-Pierre lui amenait des visiteurs, il les accompagnait jusqu'au seuil du presbytère. Il fallait se baisser un peu pour entrer dans la salle encombrée de connes à pêche, de raquettes à neige, de pièges de toutes sortes. Une odeur musquée vous prenait à la gorge et les peaux de renards pendues vous chatouillaient la nuque. La servante Célimé courait à la scierie chercher son maître. Il arrivait, vif comme un furet, saupoudré de sciure de bois depuis son feutre cabossé jusqu'à ses souliers de peau de boeuf cousus à la ficelle. On allait visiter la basse-cour aux renards, puis la ferme modèle. Le curé Lavergne refusait de prendre part à la tournée. Il remontait dans son auto, où il mâchonnait son cigare. Il s'ennuyait. Les questions dont on assaillait son confrère l'irritaient. Bientôt, il cognait sur le plancher de l'auto, avec sa canne, pour signifier que la visite avait assez duré.

En réalité, le curé Chinok lui portait ombrage. Il l'enviait pour le rôle qu'il avait gardé. Il lui rappelait ses débuts dans la forêt, ses années de vie primitive. Ses mains retrouvaient le contact de la hache et du godendard. Il s'entendait de nouveau échanger des plaisanteries avec une équipe de bûcheux, lui qui avait appris à tenir des propos de table avec les bourgeois. Il avait une riche église à Saint-Pierre, des aubes brodées par le patronage de jeunes filles;

mais il voyait se dresser dans son souvenir la croix de troncs de sapin autour de laquelle des hommes rudement équipés, des femmes tenant leurs enfants dans leurs bras, se réunissaient pour la prière du soir, vingt-cinq ans auparavant. Et Saint-Polydore garderait toujours son air de brousse, de commencement, de célébration d'un miracle. Son air d'indépendance aussi: les hommes portaient leur pauvreté debout, comme des arbres sous la tempête. On avait envie de serrer leurs mains pareilles à un noeud de racines, on respirait sur leurs vêtements une odeur de terre et d'écorce. Le curé les voyait se couler, sans poids et sans ombre, dans les pistes de la forêt. Il songeait à son encombrante obésité. Trop de bien-être, trop de cigares, de cocktails, de gourmandises satisfaites l'avaient mené là. Et trop de flagorneries des uns et des autres, trop de pouvoir, trop de vanité l'avaient empêché de réagir.

* * *

Le curé Chinok avait, lui aussi, son mal: la nostalgie de son pays. Son ministère à Saint-Polydore datait de vingt ans. Vingt ans qu'il n'avait pas revu la France. Il n'osait se représenter ses parents devenus vieux. Une petite photo récente les montrait sur le seuil de leur maison d'Auvergne, le père tout cassé, la mère en cheveux gris, tous les deux poudrés d'une vieillisse subite. Il se dérobaît avec effroi à cette image. La maison aussi lui paraissait bien minable, boursouflée, avec des poches sous les fenêtres, toute penchée, alors que celles de la forêt avaient une façon de rester droites et maigres à l'image des hommes qu'elles abritaient.

Mais le pays n'avait pas vieilli dans sa mémoire. Les soirs d'hiver, en écoutant ronfler son poêle « colon », il évoquait la cheminée où, petit garçon, il chauffait ses sabots, les solives de la salle, l'enduît de fumée sur les murs, son village sous la pluie, les enfants encapuchonnés revenant de l'école, les haies autour des champs. Sait-on toute la poésie d'une haie avec ses secrets connus des oiseaux et des lézards? En y pensant, toute sa jeunesse lui remontait à la gorge. Il avait été longtemps à s'habituer à une campagne qui ne possédait ni la mûre ni la prunelle, ni la ronce ni l'épine. Au printemps, quand les neiges s'amoncelaient encore sur Saint-Polydore, il songeait aux premières violettes dans l'herbe, sous les feuilles de châtaignier racornies de la saison précédente.

Il avait bien mérité un congé. Mais il ne possédait pas le premier sou du voyage. Et puis, l'évêque le lui eût-il accordé?... On n'avait pas oublié la fugue dont il s'était rendu coupable, au moment où la guerre éclatait en France. Il avait tout planté là pour courir à la ville se présenter à son consul. Une fois en possession de son billet de passage, il songea à demander à ses supérieurs la permission de partir. On lui enjoignit de regagner immédiatement son poste.

Depuis, on le tenait à l'écart. Il tâcha de se faire oublier, ne réclama pas une paroisse moins disgraciée. La guerre passa. Sa nostalgie refoulée au fond de lui-même n'en était que plus cruelle. Un de ses compatriotes lui avait rapporté d'un voyage en France un cornet de terre ramassée en Auvergne, dont il avait soupoudré l'endroit de son jardin où il cultivait des giroflées à l'ancienne mode.

* * *

Le curé Lavergne est venu seul aujourd'hui à Saint-Polydore, pour s'entendre avec son voisin au sujet de la mission à organiser pour les Indiens des réserves. Il bougonne:

— Se faire maganer dans un chemin pareil n'a pas de bon sens!

Il pense qu'une conversation par téléphone eût suffi. Mais allez donc chercher le téléphone chez ces sauvages!

Au bruit de l'auto, Célima pousse la porte grillagée de la cuisine:

— M'sieu le curé Chinok est parti à matin pour aller baptiser un petit « sauvage » dans l'bois. Ca va lui faire ben d'la peine quand il saura que vous êtes venu. Voulez-vous vous assire sur la véranda? Les moustiques sont pas trop badrants, à c't'heure!

Il va lui falloir attendre! C'est le comble! Il tire furieusement sur son cigare, sa casquette de tussor jaune rabattue sur ses yeux. Il est là au centre du domaine du curé Chinok, entouré par la renardière, l'étable modèle, le silo à betteraves, et, sur la hauteur, l'école et la chapelle de planches. Tout cela apparaît petit, pauvre, et, en même temps, vigoureux. C'est étrange comme les entreprises du curé Chinok ont son air de misère et de ténacité. Il faut reconnaître qu'il y a là l'oeuvre d'un homme et que c'est sur elle que repose la vie d'une communauté.

Il tire sa montre. Bientôt midi. Il a dû finir par somnoler à l'ombre des vrilles de concombres qui grimpent le long de ficelles tendues du haut en bas de la véranda. La faim se fait sentir. François est déjà attablé dans la cuisine. Le curé Chinok déboule du bois, sa vieille soutane relevée sur ses pantalons effrangés. Il est tout confus d'avoir fait attendre le curé de Saint-Pierre.

— Je ne vous laisserai pas repartir comme ça, monsieur le curé, balbutie-t-il avec chaleur. Vous allez prendre le diner avec moi.

Il court à la cuisine se concerter avec Célima. Il n'y a que du poisson et des patates bouillies. On ajoutera un plat d'oeufs au bacon.

Le Grand Curé ne se fait pas prier. L'odeur de la soupe aux pois lui arrive aux narines. Cela le changera du rosbif au Yorkshire pudding qui est le menu du samedi chez lui à Saint-Pierre et ne vaut rien pour son embonpoint.

Célima ajoute une assiette d'étain, un couvert à manche de bois sur la toile cirée. François va chercher pour son maître la robuste bergante de la véranda. Les deux prêtres ne se sont jamais trouvés en pareil tête-à-tête. Ils ne se sont jamais vus d'aussi près. Ils parlent à voix plus haute pour cacher leur gêne, en s'interrompant mutuellement. La cordialité naît. Le Grand Curé a perdu de sa superbe. Il n'est plus qu'au plaisir de se retremper dans une atmosphère qui lui rappelle sa jeunesse. L'autre a ôté son feutre et il montre une calvitie précoce, un front ridé. Il a des mains noueuses et tailladées de défricheur.

— On en arrache! dans le métier de colonisateur, murmure le curé Lavergne qui ne demande que l'occasion de raconter ses aventures d'autrefois. Si vous aviez vu Saint-Pierre quand on a commencé la ligne de chemin de fer! Des centaines d'émigrants lâchés dans la brousse, des Polonais, des Espagnols, des Boches, tout ça mêlé à nos gens. Pas de bouésson à cinquante milles à la ronde, ce qui les enrageait. Je me rappelle le premier wagon de fret arrivé par rail. Il apportait un chargement d'alcool pour le bar du nouvel hôtel. Le convoi s'est arrêté en plein bois, à une bifurcation où travaillaient nos hommes. Quand ils ont senti le whisky, ils se sont jetés sur le wagon et ont déchargé un baril. Le conducteur du train voulait alerter le poste de police montée le plus proche. La bataille, vous voyez ça, et tout le tremblement. « Laisse-moi faire! » que je lui dis. Et quand j'ai vu le baril défoncé, j'ai crié:

« Allez-y, les gars! » Chacun en a eu sa goulée, moi comme les autres. Après, je suis monté sur le wagon, un pic à la main. « Le premier qui approche, je cogne! » Ils connaissent mes biceps. Ils ont laissé filer la marchandise et repris le travail.

M. Chinok hoche la tête.

— On n'a pas eu à mener tant de train à Saint-Polydore. On est allé lentement, modestement. Vous voyez où nous en sommes. On vit, mais c'est tout juste. Tandis que vous, monsieur le curé, vous avez accompli des miracles à Saint-Pierre du Nord!

— Oui, oui, je connais la chanson: le développement prodigieux de Saint-Pierre, dans lequel on veut bien me donner un rôle...

— Un grand rôle! Sans votre dévouement de vingt-cinq années...

— Bah! Saint-Pierre avait tout reçu de la nature, une position privilégiée. Chez vous, le miracle a peut-être été plus grand... Et puis il y a du mérite à rester pauvre.

Le curé Chinok est troublé de la subite humilité de son hôte. Des deux, n'est-il pas, au fond, le plus orgueilleux? Il se reproche sa défiance passée.

* * *

Le repas fini, le curé Lavergne fait le tour de la salle en s'appuyant aux meubles, tâte les pelleteries soyeuses, essaie la manivelle du gramophone d'où sort une plaintive chanson nègre — lui, il a depuis longtemps son poste de radio — regarde la tête d'original qui décore le mur, la truite empaillée, des photos de chasse. Tout à coup, il s'arrête. Ah! voici qui est différent... Une chaumière des vieux pays avec, sur le seuil, un paysan en blouse, une femme en cornette tuyautée. Il se tourne vers le curé Chinok.

— Vos parents?

L'autre hoche la tête, la lèvre serrée sur sa pipe.

— Il y a longtemps que vous les avez vus? reprend le Grand Curé d'un ton sévère, comme s'il s'agissait d'obtenir l'aveu d'un péché.

— Vingt ans...

— Jamais retourné là-bas?

— Non... Impossible.

Le curé Chinok surprend le regard tombé sur sa sou-tane, sur ses souliers. Il se redresse:

— Oh! ce n'est peut-être pas tant la question d'argent. L'argent, ça se trouve. Il y a d'autres difficultés.

— Quelles difficultés? grommelle le Grand Curé qui a toujours été habitué à voir les obstacles céder devant lui.

Cette fois, le curé Chinok lui plante son regard droit devant les yeux. Sa voix se fait presque agressive:

— Qui me remplacerait pendant ce temps? Saint-Polydore n'est pas un cadeau à offrir! C'est assez bon pour un petit curé français! Il n'y a pas à compter sur le casuel pour manger. Ça prend un gars de la terre pour savoir planter les patates et assister une vache en train de vêler. Ce n'est pas dans les séminaires qu'on apprend tout ça. Faut savoir faire face à tout, ici: au bûcheux qui s'est entaillé une jambe avec sa hache, au gosse qui a une péritonite. Sans parler du diable qui s'en mêle quand une bouteille de whisky trouve le chemin de la colonie. Il ne reste pas beaucoup de temps pour être curé!

Il se tait. Ses vieux mourront sans qu'il les ait revus. Les traits de son pays s'useront de plus en plus dans sa mémoire, et il aura peine à retrouver, sous la langue, le goût de la mûre et de la prune.

M. Lavergne réfléchit. Pourquoi un de ses vicaires ne viendrait-il pas ici remplacer son confrère? Le nouveau,

par exemple, un grand blond, soigné de sa personne. En sa présence, il devient conscient des taches à son rabat. Il aurait besoin de se frotter à la brousse, ce freluquet-là! Il va le suggérer à l'évêché. Mais il faut être sûr d'arriver à ses fins avant de souffler mot du projet au curé Chinok.

* * *

Jour ensoleillé d'octobre. Les érables qui bordent la route sont dans tout leur éclat. La première tempête d'automne secouera à terre cette crinière rouge de la forêt. Un homme s'avance en boitant, masse de chair qui roule bord sur bord. Le curé Lavergne est coiffé d'un vieux chapeau de paille à haute calotte et chaussé de mocassins mous. Il porte à son épaule une gibecière en peau de caribou. Il s'essuie le front. Venu à pied de Saint-Pierre. Voilà des années qu'il n'a pas accompli pareille prouesse. Malgré sa fatigue, il a un air de mystère, d'amusement, d'importance.

Le curé Chinok n'en croit pas ses yeux.

— Je viens vous demander à déjeuner. Célima fait une soupe aux pois fameuse... Voyez-vous, monsieur le curé Chinok, on ne cause bien qu'à table, et nous avons à causer tous les deux.

L'homme de la brousse est vaguement inquiet. Son important confrère n'est pas venu sans raison. Il émaille la conversation, pendant le repas, de « Je connais quelqu'un qui va être bien surpris... Ah! ah! notre évêque n'en revenait pas!... Et nos gens de Saint-Pierre, donc!... »

Chaque fois qu'il est question de l'évêque, le malaise du curé Chinok augmente. A la fin, l'autre n'y tient plus.

— Vous n'avez qu'à préparer votre paqueton. Tout est arrangé. Je vous ai trouvé un remplaçant.

— Un remplaçant! A-t-il aucune idée que c'est tout à fait le désert, ici? Et Monseigneur, qu'est-ce qu'il va dire?

Le Grand Curé tonne:

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il me dise, à moi? Si ça me chante de venir faire une retraite à Saint-Polydore, une cure de repos, de méditation. Le bois, ça me connaît! Je vais peut-être bien y laisser ma bedaine!

— Vous? balbutie le curé Chinok, incrédule.

— Parfaitement! Et ça ne vous coûtera pas un sou. J'ai bien réfléchi. Décidément, mes vicaires sont des « cols blancs » qui ne seraient pas à leur place ici. Je prendrai François avec moi, pour aider, au cas où une vache aurait la fantaisie de vêler pendant votre absence. J'espère que vous avez un bon lit solide, hé? Pour la cuisine, rien à craindre. J'étais un bon pêcheur, dans le temps. Vous me donnerez la clef de vot' camp dans le bois. J'irai voir s'il y a de la truite de ces côtés-là.

— Certainement, tout ce que vous voudrez! dit, avec chaleur, le curé Chinok.

Il avait construit de ses mains, au plus épais de la forêt, une cabane de rondins au bord d'un petit lac embroussaillé. La cabane était sa plus grande richesse, le lieu d'une retraite secrète. Contrairement à l'habitude du bois, il avait mis une serrure à la porte et il n'invitait là personne. Le lac et lui étaient devenus deux compagnons. Il s'octroyait, de loin en loin, une journée de loisir qu'il venait passer dans la solitude, allumant du feu au bord de l'eau pour faire bouillir son thé, mangeant avec contentement son repas de crêpes à la mélasse, préparées par la servante. Il portait à l'eau son canoé renversé sur la berge et faisait le tour du petit lac sans nom, en fouillant de ses yeux gris les fourrés des bords.

Il montra du geste ses cannes à pêche, sa carabine, décrocha une carte du mur.



— Tout est à votre disposition. Je vais vous expliquer le chemin du camp. La piste est bonne en cette saison.

Mais il fallut revenir aux choses sérieuses. Ils allèrent s'asseoir sur la véranda qui commençait à se joncher de feuilles. Ils embrassèrent du regard les diverses entreprises de la colonie. Le curé Chinok en expliqua le fonctionnement. Il parlait beaucoup, contre sa coutume, maintenant la conversation sur les choses qui les entouraient, et se gardant de faire allusion à son voyage. Il se réservait d'y penser une fois seul. Il demeurait soucieux, ayant peine à croire à la réalisation de son rêve, songeant à sa bourse vide. Le Grand Curé lisait en lui :

— Ne vous tracassez pas pour la question de la dépense ! Nos prêtres ont besoin de garder des rapports avec ceux du vieux pays. On va vous charger d'une mission là-bas. Vous aurez votre ticket de passage. Il n'y aura même rien à demander à personne. La caisse des oeuvres, à Saint-Pierre, est riche. Vous me rapporterez des cigares de France, hé ?

Il le mesurait de l'oeil. Cette soutane, de la couleur d'un vieux lichen... Le curé Chinok ne ferait pas honneur au clergé canadien. Les prêtres, heureusement, voyagent en civil.

— Pour votre équipement, vous bâdrez pas ! Y a ce qu'il faut chez moi. Vous n'êtes pas plus étoffé que mon vicaire, qui est allé à Rome, l'année passée. Son habit vous ira... Il était si fier avec son chapeau derby !

C'en fut trop pour le curé Chinok. Dire que le Grand Curé, qu'il avait méconnu, avait pensé à tout ! Il se revêtit sur le bateau qui l'amenait en Amérique, jadis, maigre adolescent vêtu d'un complet à bon marché. Il sentit frissonner en lui sa jeunesse, sa curiosité, son inexpérience d'autrefois. Il lui semblait qu'il allait s'embarquer pour une autre aventure. Sa lèvre trembla sur le tuyau de sa pipe. Il tourna la tête pour essayer de dérober à son hôte les larmes qui sourdaient de ses yeux furtifs, craintifs et courageux de créature des forêts. C'étaient des larmes de la couleur de son visage, des larmes grises.

Marie LE FRANC.

Reproduit de *Candide* après entente avec l'auteur.

Qui veut être marraine ?

Des centres de colonisation perdus dans les souches, des femmes, rivées à une tâche rude et austère, réclament des marraines. Des marraines, qui voudront bien leur faire cadeau d'un abonnement à PAYSANA. Celles de nos lectrices qui voudraient faire ainsi plaisir et rendre service à des familles de colons sont priées de prendre note qu'à cet effet l'envoi de DEUX dollars à Paysana leur permettra le don de TROIS abonnements.

Chaque « marraine d'une famille de colons » recevra le nom et l'adresse des protégées que nous lui assignerons, (si elle n'en a pas de son choix personnel) d'après les demandes et les recommandations des missionnaires-colonisateurs.

Que le tableau d'honneur s'agrandisse, que les amis de PAYSANA se multiplient et l'on verra bien que partout et toujours, les femmes sont capables de s'entraider.

• • •

ONT REPONDU A L'APPEL :

Mlle FLEUR-ANGE AUBRY, S.-Polycarpe (Soulanges) ;

Mlle ALICE LEGAULT, 259 Bd Monkland, S.-Laurent ;

Mme ALFRED LAROCHELLE, Coaticook.

Quand l'été s'en va...

Germaine GUEVREMONT

—Pas comme ça, ma fille ! T'enlèves tout le taillant de la hache !

C'était le paysan Joseph Beauchemin qui parlait ainsi tout doucement.

Autrefois il aurait gourmandé la petite Alix qui s'exerçait à fendre du bois avec l'ébuard, dans un coin de la remise. Depuis que le malheur était entré dans la maison, la voix du maître avait perdu de sa rudesse et les aspérités de son caractère s'étaient émoussées au frottement constant du chagrin. Il s'abonnissait comme le vin en prenant de l'âge.

Rarement rentrait-il aussi tôt. Seule la noirceur le ramenait chez lui, vaincu par la fatigue, vieilli et abimé dans la mélancolie. Chacun redoutait le moment de son retour; surtout la mère Beauchemin qui eût préféré les bruyantes colères de son homme à l'humeur morne qui habitait celui-ci depuis la mort d'Ephrème.

Afin de le distraire un peu de son mal, elle prétextait de la première occasion pour lui apprendre que leur deuxième voisin avait manifesté le désir de voir Joseph aller, le soir même, faire un bout de veillée. En femme intuitive, elle prit un ton dégagé pour lui transmettre le message, et se garda bien d'insister; elle lui parlait avec ménagement et ne paraissait pas attacher beaucoup d'importance au résultat de sa démarche, sachant bien que si elle insistait, il renoncerait à l'idée de se rendre chez Grégoire Sarrazin où les hommes du voisinage se réunissaient pour discuter des personnes et des choses. Quand elle le vit en chemin, elle soupira d'aise et du coin de son tablier essuya une larme qui ne voulait pas tomber.

L'été touchait à sa fin. Où trouver la verdure des mois passés ? Les ardeurs du soleil avaient eu tôt fait de l'éteindre. La pluie redonnait parfois aux bois et aux champs un semblant de résurrection, mais ils reprenaient vite leur couleur élavée, à l'approche de l'automne.

De loin Joseph Beauchemin aperçut plusieurs de ses voisins assis en rond dans le recoin ombragé entre la grand'maison et le bas-côté et en grande animation de paroles.

En haut de la berge un yacht sur le flanc montrait sa quille blessée. A côté des canots de chasse et des petits bacs à la renverse rafraîchis par la peinture, les rêts et les verveux attendaient sous les ormes leur tour d'être remmaillés et goudronnés.

La saison de la pêche et de la chasse approchait. Le temps était venu où autrefois tout bon chasseur vérifiait ses lignes à canards, ainsi que mitasses et viroles. Après un premier voyage d'explorations dans le but de découvrir la cachette des canards domestiques soigneusement marqués à la patte et lâchés avec toute leur couvée de bonne heure, au printemps, il retournait les ramasser dans les baies, en compagnie d'autres chasseurs. Pour mieux cerner jars, canes et canetons, les hommes choisissaient une journée sombre et pas venteuse parce que, au gros soleil et à la grande chaleur, les canards se réfugient sur une butte ou se mettent à l'abri dans les joncs, tandis que le temps triste les invite à voyager sur l'eau. Chaque chasseur avait aussi par précaution planté la branche de saule qui signait la prise de possession de la mare où il installerait son affût.

Depuis qu'une loi prohibait l'usage de canards en vie pour attirer le gibier, la chasse n'avait plus le même attrait pour eux et Joseph Beauchemin dédaignerait, cette année, de faire le coup de fusil. Peut-être irait-il à la bécassine une fois ou deux. Et encore... Il prit place, sans bruit au milieu de ses voisins.

Peu après une bande de canards noirs traversa le ciel, à portée de fusil, comme pour narguer ces disciples de Nemrod. Tous les accompagnèrent des yeux jusqu'à perte de vue. On présuma qu'ils se jetteraient dans la baie de Lavallière. Parce que le fils de Grégoire Sarrazin avait marqué là son affût, plusieurs l'envisagèrent comme s'il fût déjà rentré chez lui, son canot calé par la surcharge du gibier.

Les histoires allaient leur train. Un vieux racontait, certainement pour la cinquantième fois, l'aventure qui lui était arrivée dans sa jeunesse. Ayant « dégraissé » son fusil avant le temps permis, un matin qu'il pleuvait une de ces mauvaises pluies qui semblent ne devoir jamais cesser, qui est-ce qu'il voit apparaître sur le seuil de sa porte ? Le garde-chasse en personne, trempé jusqu'aux os ! Comment nier le forfait quand le duvet de canards séchait tout près du poêle, que les ailes devenues plumeau étaient clouées au mur, bien à la vue, et que du chaudron montait le fumet indéniable d'un ragoût de canards ? Poli de sa nature et sans la moindre idée d'amadouer le cerbère, notre bonhomme lui offrit un doigt de liqueur qu'il réduisit... à l'oeil. Le gardien s'en trouva fort en train, et comme dans le rang de Sainte-Anne on ne laisse pas partir quelqu'un rien que sur une jambe, il fallut en reprendre. Après la deuxième rasade, il n'était plus question d'infraction.

L'heure du dîner approchait. On s'installa à table.

— « Vous allez faire honneur à notre ragoût de lièvre ? » s'empressa de dire la jeune femme, tout en clignant de l'oeil vers son mari.

Le fricot fut jugé si agréable que tous en redemandèrent. Et quand il eut bien bu, bien mangé, le garde-chasse prit congé de ses hôtes, non sans s'être excusé en termes appropriés de leur avoir causé autant de trouble et autant de dérangement.

— « Il n'y a pas d'offense ! » que je lui répondis. Et après cinquante ans, rien que de raconter l'histoire, le bonhomme s'en tenait encore les côtes.

—Je pense, le père, que vous... réduisez vos histoires à l'oeil comme votre whisky de ce temps-là.

—Du lièvre à deux pattes, il m'est souvent arrivé d'en tirer, disait l'autre.

—Et c'est pour ça, j'imagine, que tu nattes tes mitasses et que tu prépares tes viroles ?

Des fois, par un miracle, que la loi changerait avant le quinze. Il faut se tenir prêt !

Ils se taquinaient sans apporter le moindre de malice à leurs propos.

Grégoire Sarrazin et Joseph Beauchemin devisaient à l'écart. Comme ils élevaient la voix, les autres se turent. Un grand problème agita Grégoire; son fils cadet était d'âge à quitter la petite école pour entreprendre son cours classique. La mère rêvait d'en faire un prêtre; le père,

tout en désirant l'instruction de son fils, ne donnait pas entièrement dans l'idée de sa femme, au cas que l'enfant, devenu homme, eût d'autres visées. Il savait les professions encombrées et le fait de créer à un des siens une ambiance, des besoins qu'il serait peut-être incapable de soutenir plus tard, le portait à la réflexion.

—L'instruction, disait le paysan Beauchemin, je veux parler de la grande instruction, c'est bon rien qu'en autant qu'on sait s'en servir. Du moment qu'on peut lire raisonnablement, assez pour suivre la messe dans notre livre de prières et nous distraire un peu à la veillée en feuilletant l'almanach, qu'on est capable de compter jusqu'à mille, à quoi c'est que ça nous sert l'instruction ? Prends le Moïse à Ludger, il pouvait même pas signer son nom. A mesure qu'il vendait un voyage de foin, il courait faire une encoche sur une poutre dans la grange; ça l'a pas empêché de s'enrichir.

L'instruction lui aurait pas nui dans ses affaires et il aurait gagné son argent moins misérablement, répondit Grégoire.

—Quant à ça, t'as raison, Grégoire, mais c'est toujours pas un diplôme de grec et de latin qui lui aurait appris à faire un guérêt.

—Guératum ! guératumes ! déclama un jeune qui savait ses prières en latin.

—Et le petit, quelle est son idée ? s'enquit l'un d'eux ?

—Ce serait de rester sur la terre.

—Pourquoi alors ne pas l'envoyer à une école d'agriculture ? reprit le grand Joseph. C'est en plein la sorte d'instruction qui lui conviendrait. Il apprendrait la nouvelle manière de cultiver. Il se sentirait à l'aise parmi des garçons d'habitant comme lui et quand il reviendrait par icitte, il ferait pas la grimace sur nous autres. T'es pas de mon dire, Grégoire ?

Grégoire ne disait rien, bien qu'il acquiescât mentalement, tandis que le soleil glissait en arrière de l'île de Grâce. Le Grand Peintre ne ménageait pas les couleurs, ce soir-là; tout son ciel en était irisé.

Debout, éclairé par la lumière douce du crépuscule, le paysan Beauchemin entonna un hymne à la terre. Dans la simplicité de son cœur, il trouvait cent raisons d'aimer la terre.

« Y a-t-il quelqu'un au monde de plus libre qu'un habitant ? Les gens de la ville ont le courage de manger le chemin avec leur automobile de crainte d'arriver cinq minutes en retard. Ils me font pitié à côté de nous autres. Après Dieu, il n'y a que le soleil qui nous mène, pour ainsi dire. On se nourrit de ce qu'il y a de meilleur dans le monde. Un roi peut-il manger un oeuf plus frais que celui qu'on lève dans le nique ? un poulet mieux viandé que celui que vous engraissez au petit-lait ? Et la tomate rose qu'on casse à même le plant, dans le jardin, trouvez-en une plus belle sur la table d'un prince ».

Il parlait haut et ferme. Il parla longtemps.

A sa voix, même les plus jeunes qui étaient parfois tentés d'aller ailleurs voir du pays, tous religieusement accordèrent leurs pensées à celles de Joseph Beauchemin, un habitant content de son sort et qui prêchait l'attachement à la terre, par la parole et par l'exemple.

Germaine GUEVREMONT.



Photo Pierre Leblanc.

La chanson des ormes

Dans la vallée laurentienne, religieusement, on a respecté les grands ormes qui règnent sur les grands champs. Et ils sont merveilleux à voir, du sommet des collines, promener au rythme lent du soleil, sur le feutre vert des prés, sur le tapis fauve des champs moissonnés, de grands disques d'ombre, rousselés par le pelage des vaches à la sieste. Et quels superbes pied-à-terre ils offrent, les beaux ormes, pour reposer un instant les oiseaux pèlerins ! Semés dans la plaine parmi les clochers des églises, ne sont-ils pas, eux aussi, des cathédrales d'autre sorte, ajourées pour la prière menue du peuple des oiseaux ?...

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir régner les ormes.

Qui le croirait ? Cet arbre-roi se fait volontiers histrion, s'appropriant tantôt la carrure du chêne, tantôt la déliquescence un peu mièvre du bouleau. Sous la pluie de rayons, il aime à déployer un immense parasol ou à dessiner sur nos horizons si souvent rectilignes des profils gracieux de vases antiques !

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir parader les ormes.

Les ormes ne sont pas muets comme on le pourrait penser. S'ils n'ont pas de langage, ils ont une voix, une voix douce et murmurante, nourrie aux souffles de passage, harmonisée au chant des oiseaux nichés dans leurs ramures. Mais les ciels de tempête éveillent en eux des rugissements de colère : la voix courroucée de la terre, fouillée au cœur par leurs racines serpentines !

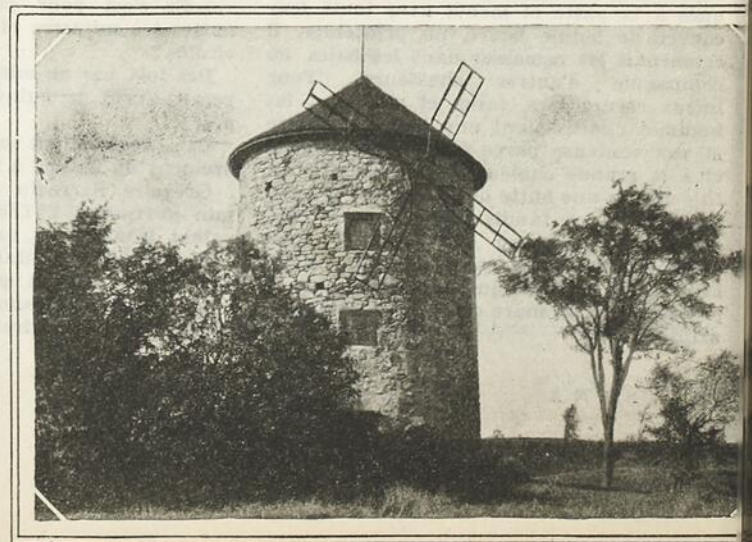
Viens, mon ami ! Allons ensemble entendre rugir les ormes.

Quand la pluie a flagellé de ses verges de cristal la joue rude des feuilles de l'orme, quand la foudre l'a frappé au front et marqué du feu, quand l'orage a passé, et que le feuillage ruisselant et victorieux fait rissette au soleil retrouvé, alors souvent, pour sceller la paix toujours rompue du ciel et de la terre, une invisible main déroule autour de la tête de nos grands ormes l'orbe septicolore de l'arc-en-ciel !...

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir sourire les ormes.

Frère MARIE-VICTORIN.

Vieux moulin à S.-Grégoire de Nicolet, au pays des



Peintres et poètes, fidèles de l'huile, dévots de l'encre, pourquoi donc dédaignez-vous nos ormes, nos beaux ormes, ces grands arbres profus et magnifiques, qui partout protègent nos toits de bois, ombragent les roulières de nos chemins, se forment en bosquets clairs ou vont, s'égrenant à l'infini dans la plaine, debout et immobiles des siècles durant, au milieu des passantes générations des trèfles et des avoines. Les ormes ne sont-ils pas le don prodigieux d'une Providence artiste au Nouveau-Monde ?

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir les ormes.

Tout l'hiver, les ormes ont dessiné sur nos ciels pâles, la courbe émouvante de leurs têtes d'ancêtres, les unes dressées en palmes, les autres retombant en bouquet, les unes mutilées et difformes, les autres saines et entières, imposants témoins de la puissance génératrice de la terre garrottée par l'hiver, gardant presque seuls, au milieu de la blancheur universelle, les droits jamais abolis du noir !

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir lutter les ormes.

Avril ! Avril ! Victoire ! La neige disparaît, marmottant effrontément un air gamin ! Les corneilles reviennent « du fond du gouffre noir saluer le pays » ! Les premiers merles promènent à pas rapides sur les gazons fanés leur plastron roux ! Les ormes, alors, tout d'un coup, se mettent à fleurir par toutes les cicatrices de leurs milliers de ramuscules : par millions éclatent les petites fleurs à qui le soleil suffit et qui n'ont pas besoin des bons offices du vent pour accomplir leur rite hyménal. Fleurs invisibles d'en bas, faites pour d'autres yeux que les nôtres, pour les petits yeux vifs des orioles et des pinsons, des fauvettes et des jaseurs, pour toute la troupe folette qui vole en éclaireur en avant du printemps.

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir fleurir les ormes.

Quelques jours passent. Voyez maintenant la fine mousseline jetée sur les royales épaules ; les ormes s'habillent pour la saison. Chaque ramille porte, telle une goutte d'or, un gros bourgeon en amande qui se déplisse à mesure que le soleil devient plus pressant et l'air plus chargé de rumeurs de vie. Et voilà l'arbre superbe bientôt paré pour l'été. Le noir biton dont les bras ployaient cet hiver sous un faix invisible, est devenu, sous la baguette du printemps, une énorme corbeille débordante de feuillages neufs, une puissante fontaine de verdure qui, semble-t-il, vient de jaillir du sol, tout d'une pièce !

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir feuiller les ormes.

Une journée à Percé

Berthe Guertin



Cliché C. N. R.

Après un voyage de douze heures au rythme saccadé du petit train qui suit avec une lenteur de diligence toutes les sinuosités de la côte, nous arrivons à Percé à neuf heures du soir. L'atmosphère humide nous met tout de suite aux lèvres une étrange saveur sucrée. La nuit est déjà tombée et sauf autour des hôtels où l'arrivée des touristes met un peu d'animation, rien ne bouge. Une rare fenêtre s'éclaire de la lumière tremblante d'une lampe à l'huile. Le silence, l'ombre, l'inconnu nous enveloppent et nous oppressent. A une journée à peine de Montréal, nous avons ce soir l'impression d'être rendus aux antipodes.

Mais avec le jour, quelle féerie ! Nos fenêtres donnent sur la mer et sur le rocher. Nous prenons ainsi dès notre réveil un premier contact avec Percé.

Le jour, ce n'est pas ici Chanteclerc qui le fait lever. Ce sont les cris rouillés des goélands et le teuf-teuf des barques à moteur répondant à l'appel du large.

Nous nous hâtons vers la grève. Déjà quelques aquarellistes sont à l'affut des effets de lumière. Un petit sentier de terre rouge que nous suivons monte au sommet du Mont Joli. A quelque six cents pieds du rivage, le rocher dresse sa masse imposante et là-bas, dans la brume matinale, l'île Bonaventure se profile en bleu-gris. Le noroît roule de grosses vagues vertes qui s'écrasent avec frac sur la falaise déchiquetée. Le soleil met une infinité indescriptible de couleurs aux flancs du roc. Tous les carmins, les ochres, les bruns et les roses s'y jouent, tandis que les grandes mouettes dessinent les orbes de blancheur dans l'azur foncé.

Tout en bas, à l'abri du vent, des barques à l'ancre nous invitent. Nous descendons sur les galets et nous marchons dans les varechs où les moules baillent au soleil. Chaque caillou semble une pierre précieuse et nous en ramassons des quantités qui n'auront sans doute demain aucun éclat. Nous arrivons ainsi au quai qui baigne ses piliers verdâtres dans une eau si limpide qu'on y voit tout au fond les petits poissons jouer par banes nombreux.

Des Gaspésiens hâlés, cuir épais, oeil finaud sous un sourcil volumineux, lèvre fendue par le filin et la saumure, apparaissent pour la pêche à la morue. Nous convenons avec eux de faire partie de l'expédition et... vogue la petite barque dans le bleu de l'eau et du ciel ! Tant que nous sommes à l'abri des côtes tout va bien, mais quand, dépassé le sanctuaire des oiseaux, à l'île Bonaventure, nous filons un peu vers le large, le vent de nord-ouest soulève des vagues énormes, créées

d'écume blanche. De l'une à l'autre, notre bateau n'en finit pas de rouler et de tanguer tandis que des jaillissements d'eau de mer emperlent nos cheveux, imprégnant de sel nos vêtements, notre peau et nos lèvres. Notre pilote s'amuse ferme de nos frayeurs. Mais pour nous qui en sommes à notre première excursion de pêche en mer, cette suite infinie de vagues souvent plus hautes que notre esquif, qui nous ballottent dans tous les sens alors que le bleu ferme partout notre horizon, n'a rien de très rassurant.

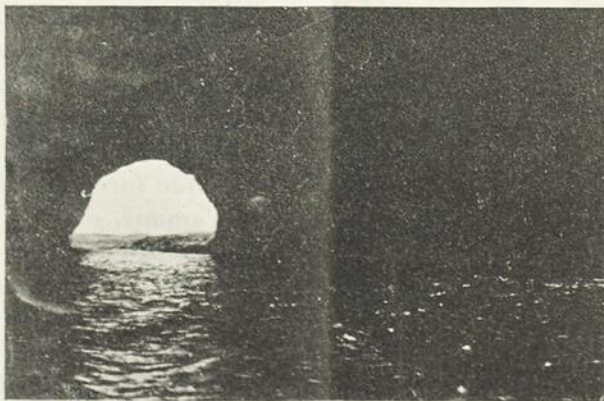
Nos compagnons déroulent leurs lignes : cent-cinquante pieds de corde fine et résistante, entraînée dans les profondeurs par un poids de cinq livres. Chaque homme prend soin de deux lignes et chaque ligne porte quatre ou cinq hameçons appâtés avec de petits harengs. La morue est gourmande et bête à souhait. Elle mord sitôt qu'on lui présente la « boulette » et se laisse tirer de l'eau avec plus de facilité qu'une truite de sept pouces. Les heures fuient. La cale s'emplit. Un des pêcheurs amène à la surface une morue de soixante livres. La capture de cette maîtresse pièce donne le signal du retour.

Le vent est tombé. La mer paraît de nacre sous les derniers reflets du soleil couché. Un huard attardé promène son périscope au-dessus des petites vagues.

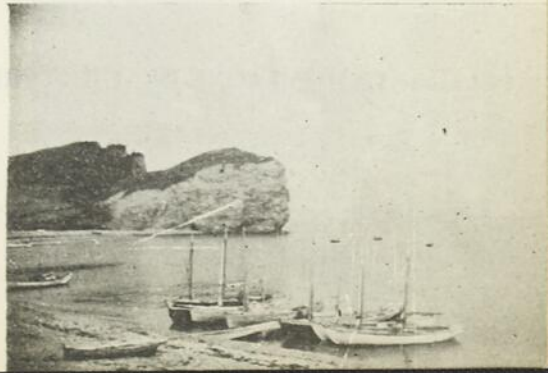
Des goélands reviennent du large en vol plané. Leurs cris aigus comme des grincements de poulies accompagnent le bruit du moteur. Les falaises, le rocher, l'île se découpent en noir sur l'horizon très pâle. Bientôt nous entendons le bruit du galet qui roule avec le flot qui se retire. L'air est plein de l'odeur du varech et de la morue qui sèche.

Un dernier halètement du moteur et la barque vient se coller au flanc du petit quai en bois, tandis qu'au pied du mont Ste-Anne et du mont Elanc, le village s'endort sous la protection géante des Trois Soeurs qui font sentinelles.

Berthe GUERTIN.



Ces trois photos ont été prises par
Berthe Guertin





S
U
R
V
I
V
A
N
C
E

Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

C'était l'heure du rêve calme et du mystère.
L'air était imprégné des parfums de la terre,
Et le soir sentait bon. Au fond de la forêt
La nuit silencieuse et vagabonde errait...
La maison paysanne, à la blanche fumée,
Rêvait dans la paix, parfumée.
La porte était ouverte, et, dans l'ombre endormi,
A mes yeux le foyer paraissait à demi.
Mais le malheur semblait peser sur toute chose.
Le seuil était sans vie, et la fenêtre close
Semblait un oeil éteint. J'écoutai: par moment,
Les êtres du foyer se parlaient tristement...
La table murmurait: "J'étais jeune naguère,
Et joyeuse en tout temps. Mais cette horrible guerre
Qui prit nos fils a ravagé nos jours,
Et la maison est triste pour toujours..."

Voici l'été venir; en vain je me fais belle,
Et riche des présents que la saison nouvelle
M'apporte sur ses bras radieux et puissants;
J'ai toujours devant moi le vide des absents...
Depuis qu'ils ont sombré dans le fracas des armes,
Qu'ils sont morts dans l'affreux tumulte des combats,
Et qu'ils se sont couchés dans les champs de là-bas,
Mon pain a l'âcre goût des larmes!"

La vieille porte dit: "Qui me consolera
De ces longs jours de deuil? Hélas! qui me rendra
Les joyeuses chansons, lentement égrénées,
Dans l'éveil des matins et la fin des journées?"
La fenêtre, à son tour, dit: "Que sont devenus
Les jours de gai soleil et les soirs ingénus,
Où je voyais paraître, au-dessus des collines,
Leur figure joyeuse aux lèvres cristallines?...
Ils ne reviendront plus, au sein des midis clairs,
Le coeur rempli de joie et l'oeil rempli d'éclairs!..."
"Je ne les verrai plus, hélas! reprit la lampe,
Près de moi, recevant ma chaleur sur leur temple...
C'est fini. Nos espoirs d'avenir sont brisés:
Ils ne goûteront plus mes tranquilles baisers...
Le ber, lui, se taisait, car que pourrait-on dire
Quand on est le rayon et qu'on est le sourire,
Quand on sent sa puissance intacte resplendir,
Sa sève bouillonner et sa force grandir!...
Le ber, lui, se taisait. N'était-il pas la vie?
N'était-il pas la grande force, la survie,
Le fier rempart d'amour, où déjà se brisait
L'effort des ouragans futurs?... Il se taisait,
La fenêtre reprit: "Je vois un champ immense,
Où le flot des moissons sans cesse recommence;
Les matins sont brillants et les épis sont beaux,
Mais là-bas, nos enfants dorment dans leurs tombeaux...
Quels bras moissonneront les récoltes prochaines?
Quels bûcherons viendront abattre les vieux chênes,
Et faire reculer l'ombre des monts lointains?...
Avenir! Inconnus! Mystérieux destins!
Que réservez-vous donc à cette jeune race
Que la haine a brisée et que le deuil terrasse?
Le peuple de Champlain et de Louis Hébert,
Qui donc le sauvera?" — "C'est moi!" dit le vieux ber...

Sa majesté Bébé

• • •

Roi de la maison et maître des coeurs, sa Majesté Bébé doit avoir un beau règne. Pour qu'il fasse la joie de tous, il faut qu'il soit gentil, aimable et charmeur. Son gazouillis est plus intéressant que ses larmes, son sourire plus attachant que ses cris.

Robuste ou débile, le jeune poupon a droit à des soins essentiels de propreté. Il n'y a pas de raison pour que l'heure du bain soit un sujet de désespoir pour toute la maisonnée. Au contraire. C'est plutôt un moment de récréation: les ébats de bébé, ses petites finesses qui se multiplient d'un jour à l'autre, sa gymnastique, sont autant de motifs d'amusement pour tout le monde.

Après s'être assurée que la température de la pièce est convenable, maman prépare sur une table tout ce dont elle aura besoin au cours de l'opération: le linge net et tous les accessoires de propreté. L'eau du bain doit être tiède. Il ne faut jamais se fier aux doigts pour en vérifier la température, mais plutôt se servir de son coude. Sur la table même — jamais sur les genoux de maman — bébé est posé sur une grande serviette propre.

Une petite débarbouillette de douze pouces carrés, usagée et mollette, et qu'on fera bouillir tous les jours est ce qu'il y a de plus pratique et de moins encombrant pour la toilette. Jamais de savon dans la figure. On commence par les yeux. S'ils sont rouges aux paupières ou qu'il s'accumule un peu de pus dans les coins, il faut prendre de grandes précautions, faisant soigneusement usage d'eau bouillie, sans frotter l'oeil en rond, mais en allant du coin intérieur vers l'extérieur, évitant de promener les déchets qui multiplient l'inflammation. Soigneusement rincée, la petite serviette fera ensuite sa tournée sur le reste de la figure. Puis, maman savonne ses deux mains avec lesquelles elle frotte toute la tête, qu'elle soulève et amène au-dessus du bassin d'eau; elle la soutient de sa main gauche et, mettant son pouce sur l'orifice de l'oreille droite et le majeur sur celui de l'oreille gauche, pour empêcher que l'eau y pénètre, elle fait le rinçage de la tête et de la chevelure

à grande eau, en l'arrosant généreusement; c'est ce qui nettoie le mieux, tout en préservant les fontanelles et les chairs si fragiles.

Le rinçage et l'asséchage sont très, très importants. Si, malgré toute précaution, il se forme du « chapeau », il faut immédiatement mettre un peu d'huile d'olive ou de vaseline; après cinq ou dix minutes, on gratte doucement avec une brosse qu'on destine à cet usage; c'est plus doux et plus pratique qu'un peigne fin. Toutes les petites croûtes s'enlèvent bien. Un bon savonnage nettoie l'huile et fait disparaître toute trace de pellicule.

Un cure-dent, encapuchonné à chaque bout d'ouate propre, est ce qu'il y a de mieux pour nettoyer le nez et les oreilles, opération très importante et qu'il ne faut jamais omettre. Les végétations adénoïdes, les troubles de gorge originent souvent de croûtes et de saletés accumulées dans le nez, et les maux d'oreille peuvent provenir de l'eau qui y est entrée durant le bain.

Dès qu'il pourra se servir de ses mains, bébé cherchera à rejoindre ce qui est à sa portée. Il faut donc s'habituer, dès qu'on le devêt, à mettre toutes les épingles en lieu sûr, et surtout ne pas les piquer après soi: les planter dans le savon, c'est très commode et cela les nettoie.

Le lavage de tout le corps avec les mains savonnées est très recommandable; il est doux et permet les frictions et les massages qui favorisent le bon fonctionnement de la peau. Puis, houp! saçons bébé dans l'eau: gigotte! gigotte! gigotte! Une minute, deux minutes pour un bon rinçage et vite, séchons, frottons, essuyons. Et vite encore: la chemise, la couche, la robe et les mitons.

Les ongles doivent toujours être courts; il est ainsi plus facile de les tenir nets.

Habillé de linge frais, bébé est alors propre et ragoutant. Bien sûr qu'il va se faire voler quelques becs... C'est la récompense des mamans! Il reste encore quelques minutes avant son repas! Allons, de la gymnastique! A plat ventre, mon bonhomme, et secoue-toi! (On fait faire ce petit jeu-là dès les

premières semaines). La petite tête se redresse, les muscles du cou renforcent, le dos se repose et les petites pattes se font aller: pioche! pioche! pioche la petite!

Quel beau dodo cela prépare!

Lorsque les médecins conseillent de commencer à donner de l'huile de foie de morue aux enfants de trois mois, ils ont l'habitude de dire: « C'est du soleil en bouteille! » Pourquoi donc alors se priver du soleil-nature, le beau soleil du bon Dieu qui ne coûte rien et vaut tant?

Avec la propreté extérieure, il faut la propreté intérieure: air frais et pur. Même si bébé naît en hiver, il faut qu'à un mois il dorme dehors au soleil, à l'abri du vent, au moins une heure par jour. Sa belle santé compensera largement pour le trouble que cela paraît occasionner de lui faire une toilette de sortie. Aux mères qui me diraient n'avoir pas le temps... « de faire ces simagrées », je dis qu'elles trouveront bien le tour de prendre celui des nuits blanches... Alors... En somme, c'est une affaire de rien, une fois qu'on en a pris l'habitude.

Une fois pour toutes, il faut organiser la couchette, ne fût-ce qu'une simple boîte, ciel! si l'on n'a pas de carrosse ou de lit à roulettes. Peu importe le décor: bébé rêvera quand même aux anges en se gavant d'air pur; c'est le principal! Et c'est surtout les jours de lavage qu'il faut sortir un bébé de la cuisine: rien n'est plus malsain pour lui que les vapeurs d'humidité du « bouillage », les senteurs d'eau de javelle et de lessive.

Il faut l'habiller, suivant les saisons, naturellement. L'été, le plus légèrement possible; aux saisons froides: bonnet, gilet et bas chauds, bonnes couvertures bien bordées autour du matelas, au besoin, une bouteille d'eau chaude. Et dodo!

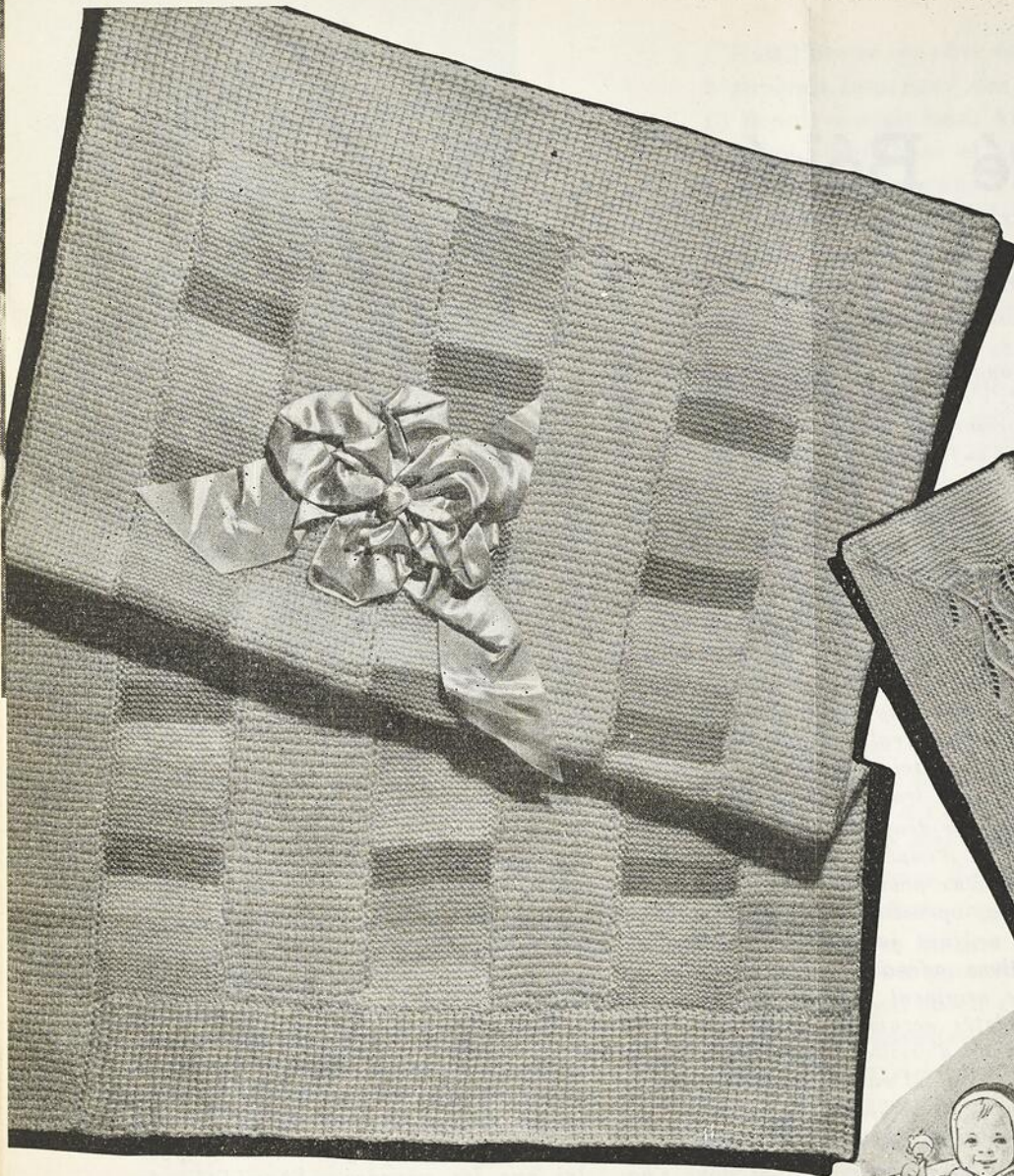
Quand bébé rentrera à la maison, il aura des belles joues roses comme des pommes d'amour.

Roi de la maison et maître des coeurs, il aura un beau règne!

F. G.-S.



Corticelli
MADE IN CANADA

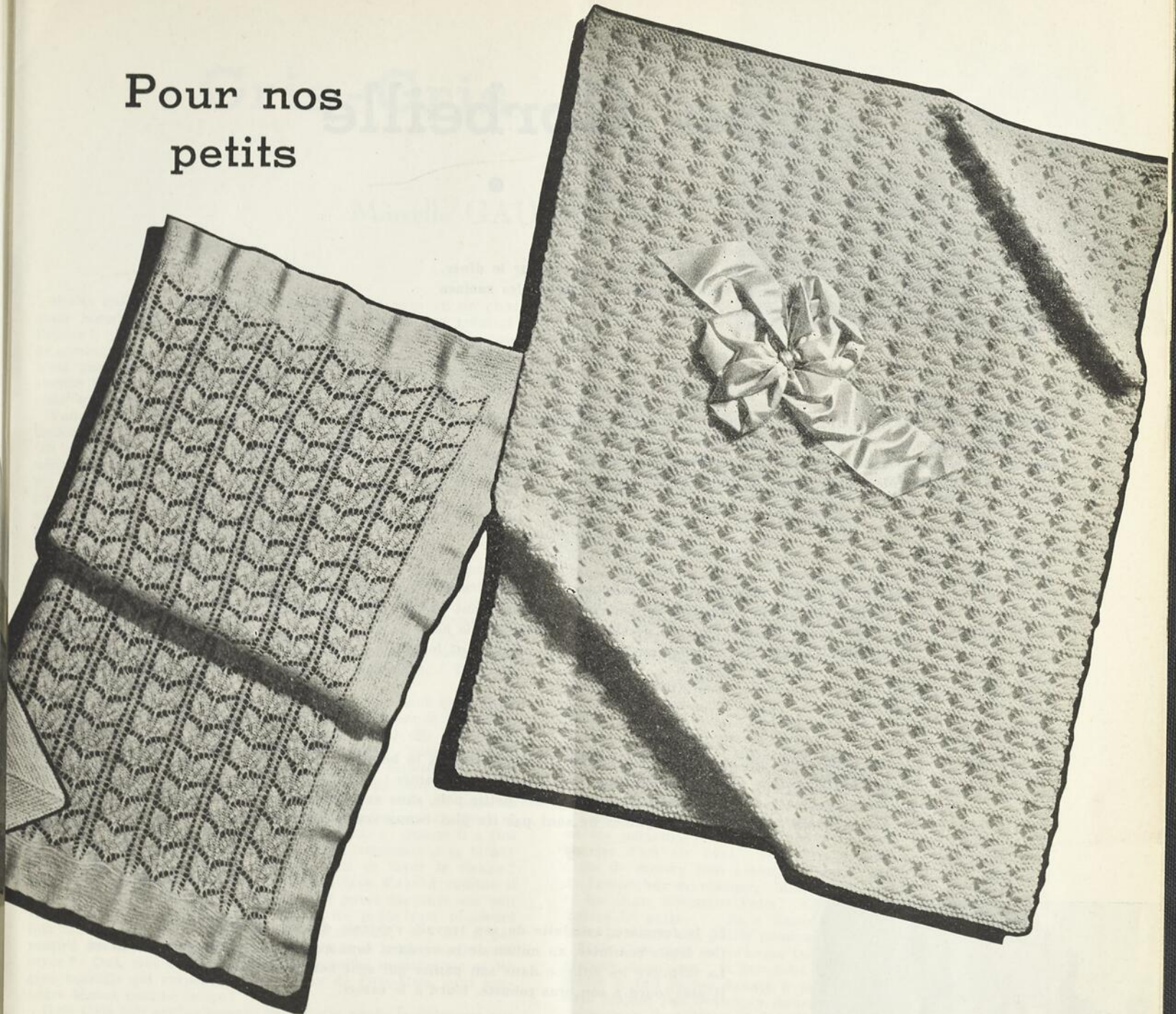


Quelle tricoteuse n'a pas une ou deux balles de laine de couleurs différentes? Voici une excellente suggestion pour en disposer. Le bleu, le rose et le jaune ou le vert pâle, disposés ainsi par bandes, serviront à faire une jolie couverture de berceau.

M 4490
Grandeur 24 x 30: 9 balles laine. Aiguilles No 9.
Montez 145 m. 1er rang: tr. 1 * 1 jeté, 2 env. tr. 5, 3 env. tr. 5, 2 env., 1 jeté, tr. 1 *
2e rang: tr. 1, 1 env., * tr. 2, 11 env., tr. 2, 3 env., * finir 2 env.
3e rang: tr. 1, * 1 jeté, tr. 1, 2 env. tr. 4, tr. 3 env. ensemble, tr. 4, 2 env. tr. 1, 1 jeté, tr. 1 *
4e rang: tr. 1, 2 env., * tr. 2, 9 env., tr. 2, 5 env., * finir avec 3 env.
5e rang: tr. 1, * 1 jeté, tr. 2, 2 env. tr. 3, 3 env. ens., tr. 2, 2 env. tr. 2, 1 jeté, tr. 1 *
6e rang: tr. 1, 2 env., * tr. 2, 7 env., * finir tr. 2, 4 env.
7e rang: tr. 1, * 1 jeté, tr. 3, tr. 2 env., tr. 2, 3 env. ensemble, tr. 2, 2 env. tr. 3, 1 jeté, tr. 1 *
8e rang: tr. 1, 4 env., * tr. 2, 5 env., tr. 2, 9 env. * finir 5 env.
9e rang: tr. 1, * 1 jeté, tr. 4, 2 env., tr. 1, 3 à l'envers ensemble, tr. 1, 2 env., tr. 4, 1 jeté, tr. 1 *
10e rang: tr. 1, 5 env., * tr. 2, 3 env., tr. 2, 11 env. * finir 6 env.
11e rang: tr. 1, * 1 jeté, tr. 5, 2 env. 3 env. ens., 2 env., tr. 5, 1 jeté, tr. 1 *
12e rang: tr. 1, 6 env., * tr. 2, 1 env. tr. 2, 13 env. * finir avec 7 env.

(Suite à la page 21).

Pour nos petits



Modèle 4290: 33 x 35 pouces. Montez 254 mailles.

Patron: 1er rang: * tr. 2, 1 jeté, tr. 2, tr. 2 ens., 1 env., 2 ens., tr. 2, 1 env., tr. 2, tr. 2 ens., 1 env., tr. 2 ens., tr. 2, 1 jeté, * finir tr. 2.

2e rang: * tr. 2, 4 env., (tr. 1, 3 env., 2 fois), tr. 1, 4 env., * finir tr. 2.

3e rang: * tr. 2, 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, tr. 1, tr. 2 ens., 1 env., tr. 2, tr. 1, 1 env., tr. 1, tr. 2 ens., 1 env., tr. 2 ens., tr. 1, 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, * finir avec tr. 2.

4e rang: * tr. 2, 5 env., (tr. 1, 2 env., 2 fois), tr. 1, 5 env., * tr. 2.

5e rang: * tr. 2, 1 jeté, tr. 3, 1 jeté, tr. 2 ens., 1 env., tr. 2 ens., 1 env., tr. 2 ens., 1 env., tr. 2 ens., 1 jeté, tr. 3, 1 jeté, * finir tr. 2.

6e rang: * tr. 2, 6 env., (tr. 1, 1 env., 2 fois), tr. 1, 6 env., * finir tr. 2.

7e rang: * tr. 2, 1 jeté, tr. 5, 1 jeté, tr. 3 ens., 1 env., tr. 3 ens., 1 jeté, tr. 5, 1 jeté, * finir avec tr. 2.

8e rang: * tr. 2, 8 env., tr. 1, 8 env., * finir tr. 2.

9e rang: * tr. 2, 1 jeté, tr. 7, 1 jeté, tr. 3 ens., 1 jeté, tr. 7, 1 jeté, * finir tr. 2.

10e rang: * tr. 2, 9 env., tr. 1, 9 env., * tr. 2.

La bordure se fait de la même manière que le patron 4490.

Une fois un patron complété, ces couvertures peuvent ensuite être exécutées à la grandeur voulue. Comme elles peuvent, au besoin, servir de châle, elles sont très pratiques et bien confortables.

Modèles CORTICELLI

Sa Corbeille



Dès l'aube, la fermière va, dans l'odeur des capucines,
Faire son tour de jardin, afin de préparer des plats de légumes pour le dîner.
Elles s'arrête, à chaque rang, soulève les feuilles touffues, examine les racines
Des rares plants, ici et là, qui menacent de faner.

Elle arrache les carottes vermeilles et leur feuillage fait une gerbe délicate,
Dans le panier de la fermière. Des navets lisses et violets,
D'une taille replète, engagent l'appétit, et leur poids flatte
L'orgueil de la jardinière qui chante comme les rossignols.

Dans le matin, tout luisant de rosée, les choux d'un beau vert pâle
Portent encore de ces perles éphémères qui ne résistent pas à l'éclat du soleil.
Et une grosse pomme, en robe de soie, se détache sur le hâle
Du bras rugueux de cette femme des champs, devant le réveil.

Des hommes et des choses; et dès l'aube, dans le jardin, à la besogne.
Les haricots d'un vert jaune tombent, très vite, dans le panier;
Ils garnissent le fond et les gousses foncées des petits pois, sans vergogne,
Les dérobent. Dire que ces légumes ne sont pas les plus beaux serait calomnier.

Et la fermière, satisfaite de son travail, s'extasie devant les tomates;
Ces fruits écarlates, au milieu de la verdure, font qu'on les regarde sans se lasser.
La fermière les entasse dans son panier qui sent bon les aromates;
Il pèse lourd à son bras robuste, lourd à le casser.

Elle le dépose à terre pour cueillir les betteraves habillées de pourpre.
Une orgie de couleurs, dans la corbeille! C'en est fascinant!
Des bouquets de laitue couronnent cette magnificence qui s'empourpre
Des reflets du levant. Les petits, encore en sommeil, courent vers leur mère en chantonnant.

Ivre de la beauté de sa corbeille et de la beauté de ses enfants, la fermière
Offre à Dieu-Providence et les fruits de la terre et les fruits du cœur.
Recevez, Seigneur, l'offrande du matin qui s'élève de cette chaumière:
Je vous donne l'âme encore fraîche de mes petits et les fruits savoureux de mon pénible
labour.

Jeanne L'ARCHEVEQUE-DUGUAY.

P A Y S A N A

"Tu nous apportes
des légumes, ma-
man? Moi, je
t'apporte une bel-
le fleur!"



Gris - Gris

Marcelle GAUVREAU



Petits enfants qui me lisez, tous déjà vous avez vu un chat, mais jamais vous n'avez vu de plus beau chat que celui-ci ! Pensez ! il est noir bariolé de gris, avec un petit nez rose, de grands yeux verts et de longues moustaches ! Et ce chat n'est pas seulement le plus beau chat du monde, mais il est encore le plus aimable ! Jamais il ne griffe ! Un amour de chat qui, presque constamment, fait patte de velours.

Vous devez la trouver bien heureuse la petite fille à qui ce trésor appartient ? Elle s'appelle Marie. Elle a cinq ans. Oh ! comme ses parents l'aiment, la petite Marie ! Ils l'amènent à la campagne où, chaque été, elle retrouve avec joie tous les animaux de la ferme. On lui donne toutes sortes de jouets très amusants qui coûtent très cher ; mais parmi tous ces animaux et tous ces joujoux, c'est le chat Gris-Gris qui a toutes les préférences de la petite Marie.

Gris-Gris est en effet le nom de ce chat ! Mais il a plusieurs autres petits noms doux que Marie lui donne suivant les jours. Est-ce que les parents de Marie ne donnent pas aussi des noms doux à leur petite fille ? Chez elle, on l'appelle Marie, Malou ou Loulou. Rien ne plaît à Marie comme de s'entendre appeler Malou par son papa ou sa maman. Alors, pour faire plaisir aussi à son chat, Marie lui a donné plusieurs petits noms amicaux, comme Gris-Gris, Tit-Gris, Grison ou Grisette.

Marie aime son chat et son chat l'aime : ce sont deux amis presque inséparables. Marie a tant de fois observé Gris-Gris qu'elle peut raconter tout ce qu'il fait ! Ainsi elle peut vous dire que Gris-Gris est un modèle de propreté ! Tous les jours, il met beaucoup beaucoup de temps à faire sa toilette. Il passe sa langue rose sur sa fourrure épaisse qui devient toute lisse et brillante. La langue de Gris-Gris, comme celle de tous les chats, est recouverte de petites pointes rudes qui frottent et nettoient comme une petite brosse de toilette ! Quand il a fini de se laver le dos et le ventre, Gris-Gris commence à se lécher les pattes. Mais comment fera-t-il pour se laver le visage ? Oh ! il n'est pas en peine ! Gris-Gris lave d'abord comme il faut l'une de ses pattes de devant qu'il passe mouillée sur son visage, pour le débarbouiller. Sa petite patte fait plusieurs fois tout le tour de ses yeux et de son museau. N'y a-t-il pas jusqu'à ses moustaches que Gris-Gris trouve le moyen de nettoyer ? Oui, mes enfants, les belles grandes moustaches et les gros sourcils qui surplombent les yeux de Gris-Gris, sont toujours blancs comme neige !

Gris-Gris fait ordinairement sa toilette après le déjeuner que Marie lui apporte elle-même en lui disant gentiment : « Tiens, Gris-Gris ! Mange ! C'est bon, tu sais ! » Gris-Gris devine un peu ce que Marie lui dit, mais il se méfie toujours quand même et il commence par tourner autour de l'assiette, en reniflant. Marie lui a donné de la viande ou du poisson, puis du lait. Gris-Gris regarde et son petit museau inquisiteur consulte l'assiette. Puis, tout-à-coup, Gris-Gris lève la queue en l'air, baisse la tête et sort sa petite langue rose. Marie le regarde toujours, mais Gris-Gris ne la regarde plus. Il avale la viande ou le poisson, puis ses grands yeux verts fixés au fond de l'assiette, à petits coups de langue, il boit le lait très vite. Quand il a bien fini et passé la langue partout dans l'assiette, il nettoie ses moustaches, et baille en ouvrant une large gueule qui laisse voir ses trente dents. Content d'avoir si bien mangé, il va ensuite se coucher à la chaleur, dehors quand il fait soleil, ou auprès du fourneau pendant l'hiver.

Le chat Gris-Gris cherche toujours les endroits les plus chauds pour s'y reposer. Marie joue tout près de lui. Gris-Gris se couche en boule et s'endort en faisant son ronron. Mais souvent, fermant les yeux à demi, il regarde Marie. S'il entend le moindre bruit, sa queue frétille, il ouvre les yeux un peu plus grands et il s'arrange pour tout voir sans faire semblant de rien. Si une souris passait, comme Gris-Gris sauterait vite dessus et la gôberait !

Gris-Gris est un chat très bien élevé et très gentil. Seulement, Marie n'est pas toujours là pour le guetter ! Il se sauve alors, grimpe, court. Gris-Gris connaît bien la maison. Il séjourne le plus souvent dans la cuisine, mais il sait très bien où est la chambre de Marie et il a souvent le goût de sauter sur le lit pour s'enfoncer dans les oreillers moelleux.

Depuis longtemps, Gris-Gris voyait sur une table, un pot de ces jolies fleurs orangées que l'on appelle des « lanternes chinoises ». Gris-Gris voudrait bien les pousser doucement, avec ses pattes, les faire balancer à droite, à gauche, les lancer en haut ! Ces petites lanternes sont si brillantes qu'on dirait autant de petits soleils ! Imaginez qu'un jour, Gris-Gris se trouve seul. Il en profite et s'avance vers la table. D'un bond, le voilà près des fleurs. Il commence à jouer tout doucement avec les petites lanternes chinoises, en poussant dessus d'abord très délicatement, puis un peu plus fort. Gris-Gris trouvait très drôle de voir les petites lanternes chinoises s'embrasser en se frappant les unes sur les autres. Bientôt, vous comprenez, Gris-Gris s'encourage et frappe plus fort, ... plus fort... Tout-à-coup, bang ! le pot de fleurs par terre ! Au bruit, Marie survient. Fâchée, elle dit à Gris-Gris en levant le doigt : « Ah ! mon Escogriffe ! tu es en train de faire des mauvais coups, là ! Viens t'en dans la cave, en pénitence ! » (Il faut vous dire que lorsque Gris-Gris n'est pas sage, Marie ne lui donne plus de petits noms doux comme Gris-Gris, Grison ou Grisette, mais elle l'appelle Escogriffe).

Un autre objet qui attire beaucoup Gris-Gris, c'est le bocal où les poissons rouges tournent, tournent, en ouvrant leur bouche d'un air béat. Gris-Gris trouve que ça serait bien drôle de mettre tout-à-coup la patte sur un des poissons, et de l'empêcher de remuer. Mais les poissons vivent dans l'eau, et les chats détestent l'eau ! Gris-Gris a donc décidé de n'y mettre la patte... Et « Escogriffe » regarde avec ses yeux verts la ronde des petits poissons rouges !

Mais Gris-Gris est presque toujours sage et Marie ne peut le gronder beaucoup. Il fait tout ce qu'elle veut. Il paraît que Marie le fait même danser à la corde avec elle ! Mais Gris-Gris n'aime pas beaucoup danser à la corde... Il cherche à s'échapper, il se débat et il espère que Marie le laissera tomber de n'importe quelle façon, car, comme un chat qu'il est, Gris-Gris est sûr de pouvoir toujours retomber sur ses pattes !

C'est que Gris-Gris a autre chose à faire que de danser à la corde ! Tenez !! Il vient d'apercevoir par la fenêtre des oiseaux qui sautillent ! La porte est entr'ouverte... Vite, il court dehors ! Il se cache derrière une érable, et fixe son regard ardent sur des moineaux, qui, pris de frayeur, s'élance au hasard sur les branches. Gris-Gris regarde l'oiseau sans arrêt, avec ses grands yeux verts. Il semble qu'il voudrait le manger ! Pauvre petit moineau ! il est immobile maintenant ! Les leurs vertes des yeux de Gris-Gris l'ont complètement paralysé. Gris-Gris pense en lui-même : « C'est le bon temps de l'attraper ! » Mais juste au moment où il se prépare à sauter dessus, Marie survient en criant encore : « Ah ! mon vilain Escogriffe ! tu n'as pas honte d'effrayer ce beau petit moineau ? Tu m'entends ! je te défends de faire peur aux oiseaux ! »

Marie n'a pas fini de parler que Gris-Gris a déjà aperçu un écureuil roux qui gambade non loin. Un écureuil avec une queue énorme ! Pst !... le voilà parti, l'écureuil, il saute, tourne sur lui-même, monte très haut dans les branches ! Gris-Gris bondit et essaie de le suivre... Il grimpe le long des troncs, s'accroche aux branches. Il semble glisser, et

(Suite page 21).

Nez-Rose

Jeanne DAIGLE



Il était, une fois, un beau petit Lapin blanc, tout blanc, tout blanc, des pieds à la tête; sauf un minuscule point rose: son nez..! Sa fourrure était tellement douce et soyeuse qu'on l'eût dite de velours. Or, ce charmant animal possédait une faculté extraordinaire: celle de pouvoir parler une fois l'an, le premier jour de décembre. Ensuite, il redevenait muet mais comprenait quand même tout ce qui se disait. Et ses petits yeux, remplis de malice, le prouvaient bien...

Aussi, dans les moments de solitude de son terrier, sis à l'extrémité du bois qui longe le chemin de fer à Sainte-Madeleine, notre petit rongeur rongea-t-il souvent son frein...

Au village, demeurait une jolie enfant nommée Denise. Ses beaux yeux noirs, dans tout l'éclat de ses joues roses et ses longs cheveux bouclés, la rendaient bien agréable à voir, mais la chère petite souffrait d'un des plus tristes défauts que l'on puisse rencontrer chez les enfants: celui de la cruauté envers les animaux.

Ainsi, par exemple, lui arriva-t-il un jour de prendre la grande broche du châte de sa marraine et de poursuivre le pauvre canari dans sa cage, en le piquant de façon si cruelle que ce fut presque par miracle qu'il en réchappât. Une autre de ses manies, non moins cruelles mais répétée plus souvent, consistait à prendre son petit chat par le milieu du corps et à le serrer si violemment que, parfois, le malheureux en lançait des séries d'arpèges de MIAOUS désespérés. La petite se rendait bien compte de sa malice car, dès que sa mère accourait, elle le lâchait vite pour s'exclamer hypocritement: « Mon p'tit minou, mon p'tit minou, t'es-tu fait mal?... viens mon beau mine... » Mais la pauvre bête faisait « mine » de ne pas comprendre, je vous l'assure.

De semblables traitements, pour chacun des animaux qui lui tombaient sous la main, la firent bientôt reconnaître par tous comme leur plus mortelle ennemie. Et le chien... et le

chat... et les poules... et toutes ces gens s'enfuyaient à son approche. Mais, ni les réprimandes de ses parents, ni les fureurs des voisins dont elle martyrisait aussi les protégés domestiques, ne pouvaient avoir raison de cet instinct cruel.

Or, un jour d'automne, après la classe, Denise obtint de sa maman la permission d'aller aux noix et lui promit d'être bien prudente, de ne pas aller loin. Mais il faisait clair encore: Denise n'avait pas peur et, voulant remplir son panier bien comble... elle marcha, marcha jusqu'à ce que, tout à coup, elle fut prise par la noirceur. Une noirceur qui venait tôt, car c'était le dernier jour de novembre.

Notre petite amie devint donc fort en peine. Pour elle (qui avait sept ans) le petit bois (celui de Nez-Rose) parut alors une forêt profonde, si profonde qu'au centre, où elle se trouvait, c'était... l'égarément. Elle avança un peu à droite, fit quelques pas encore, regarda vers la gauche, puis en arrière et, soudain, ne voyant rien autre chose que du noir, se mit à pleurer. PERDUE! Elle était perdue, la pauvre enfant...

Dans son triste sous-sol, monsieur Lapin venait justement de s'éveiller. Tout l'après-midi, sur les ailes d'un bon somme, il avait piloté un si beau rêve qu'il aurait bien voulu dormir encore. Aussi, repassa-t-il dans sa mémoire, en caressant son museau d'une patte de gauche, les faits de ce beau songe; il se revit, trotinant dans le bois, à la recherche de ses racines préférées, lorsqu'à un certain moment il avait entrevu, au loin, une petite fille assise sur une roche et qui semblait pleurer. Alors, son petit cœur était devenu tout gros et, d'un bond, il se fut élancé vers elle si, au même instant, il ne s'était éveillé dans son lit fait d'une écorce de bouleau.

Au souvenir de cette détresse qu'il n'avait pu consoler, Nez-Rose poussa quelques gros soupirs, puis se leva vite. Il lissa son poil rebroussé, sortit son almanach et, s'asseyant sur une grosse

pomme de chou, il se mit en devoir de consulter « les lunes »... Tout à coup, il devint fort joyeux... Ses yeux... et ses oreilles pointaient le premier décembre dans son livre. « Demain, JE PARLERAI » se dit-il. Mais, au même instant, il sursauta. Un bruit étrange lui parvenait de l'extérieur. Il ferma son livre et attendit quelques instants lorsque, soudain, quelqu'un pleura... comme dans son rêve... Cela le fit dégingoler de son légume. Pour lors, il était bien sûr de ne plus dormir. Prêtant l'oreille à nouveau, il perçut le même bruit, de façon plus distincte encore; sur-le-champ, il se précipita dans le bois. Tout y était si noir qu'on y voyait à peine, mais les yeux roses distinguaient bien toute chose, eux... Nez-Rose fut vite rendu auprès de... vous avez deviné?? Eh bien oui... et il reconnut, le croiriez-vous, la belle enfant de son rêve, en la personne de Denise.

Ce qu'il aurait voulu lui parler; mais c'était impossible avant le lendemain. La chérie appelait tout haut sa maman et celle-ci, sans doute, devait être bien inquiète dans sa maison. Nez-Rose, comprenant toutes ses paroles, vit bien qu'elle était égarée; aussi, comme il connaissait le bois, il saisit le bord de la robe de Denise, entre ses dents, afin de la reconduire jusqu'à la route; mais un vilain coup de pied le fit « revoler » quelques pieds plus loin. Deux grosses larmes humectèrent son petit museau. Et, à madame la Lune qui se levait, il fit part de sa déception.

C'était la première fois qu'il constatait qu'un être si beau pouvait être si méchant. Pauvre petit lapin, il était bien jeune et n'avait pas beaucoup d'expérience; aussi, ne pouvant croire à de la méchanceté réelle, il revint auprès de Denise en petits sauts craintifs. Il s'aperçut qu'elle tremblait et pleurait plus fort; il eut la bonté de croire que c'était de repentir. Craignant qu'elle ne souffrît de la faim et ne se laissât geler, il prit des noix, les cassa et les lui donna à manger.

Prenant ensuite l'anse du panier, il ouvrit la marche en le traînant du mieux qu'il pût. Denise était si lasse qu'elle le laissait faire. Peut-être aussi commençait-elle à avoir du remords? Mais, un peu plus loin, il lui arriva de se laisser choir à nouveau; cette fois, le petit lapin eut peur qu'elle ne s'endormît de fatigue. Alors, il se mit à gambader autour de la petite pour la tenir éveillée, pensant en lui-même: « Si le coup de minuit peut se faire entendre... ce sera le premier décembre et je pourrai lui dire quels dangers elle court à cette heure dans le bois, tout en lui indiquant la route pour retourner chez elle. »

Cependant, quelques minutes plus tard, il était tiré de ses réflexions, par un grognement sourd qui se fit entendre au loin. Cette fois, Denise reprit ses sens tout à fait. « Pour sûr, ce doit être un loup » pensa-t-elle et, prise de peur, elle se mit à courir en arrière du petit lapin qui détalait, bien content, je vous assure, de se voir enfin suivi... Mais la pauvre enfant était à bout de forces; elle ralentit sa course peu à peu, tellement elle était lasse de fatigue. Aussi, crut-elle rêver quand une voix lui dit soudain: « Prends-moi, je t'enseignerai la route, je ne puis plus marcher ». C'était ce cher Nez-Rose qui venait de mettre la patte sur une grosse épine. Denise le prit dans ses bras et, dès lors, tout à fait réveillée

par la surprise, continua son chemin aussi vite qu'elle pût. Suffoquée d'étonnement, elle n'osait interroger sur le phénomène de l'heure. Parvenue à la lisière du bois, la pauvre mignonne entendit courir par en arrière. Se retournant, elle poussa un cri d'angoisse. Deux yeux... deux gros yeux de feu étaient là, tout près. Le LOUP... LE LOUP!! fit-elle d'une voix étranglée, tombant évanouie.

En reprenant ses sens, notre amie aperçut son papa et sa maman près de son lit. « Et le petit lapin? » interrogea-t-elle. « Me voici » fit une voix, douce comme une musique; et une boule de fourrure blanche sauta sur le lit.

Alors, on raconta à Denise, ce qui était arrivé: Ses parents, inquiets de son absence prolongée, s'étaient mis à sa recherche avec leur gros chien Pataud; c'était lui, le gros loup. Il n'était point méchant puisqu'il avait aidé à la découvrir (le petit lapin blanc dans ses bras), passé minuit.

Passé minuit! Voilà pourquoi Nez-Rose avait pu parler.

Nez-Rose expliqua la faveur dont il jouissait. Il ajouta qu'il en eut bénéficié d'un bout d'année à l'autre si quelqu'un l'eut servi de lait chaud soir et matin; mais que, cette douceur manquant à ses cordes vocales, dans le bois, il en était réduit au mutisme complet, sauf au jour anniversaire de sa naissance...

« Bien, reprit Denise enthousiaste, je t'en donnerai, moi, je te le promets. Et même le midi; car je vais te garder, tu sais. « Oh... c'est que je ne veux pas rester, dit vivement Lapinot en soulignant ses paroles d'un grand geste négatif de sa patte droite; tantôt, j'ai vu de mes confrères qui m'ont mis au courant de tes méchancetés à leur égard et puis, bien que je ne t'en veuille pas, ma cuisse est encore toute endolorie de ton vilain coup de pied. Non, vrai, je préfère le silence et la solitude à ta méchanceté. »

Alors, la mère de Denise prit la parole: « Tu vois, dit-elle à sa fille, et, pourtant, sans ce cher lapin, tu serais peut-être morte de froid et de faim dans le bois. »

La coupable se mit à pleurer, elle jura que jamais plus elle ne serait méchante envers les animaux; que, non seulement elle ne leur ferait point de mal, mais que, se souvenant de la belle leçon de son blanc petit ami, elle les protégerait et les défendrait toujours de son mieux. Prenant ensuite Nez-Rose dans ses bras, elle le serra bien fort, sans le faire souffrir, cette fois. Elle lui promit de faire un bon pausément à sa patte déchirée par l'épine.

Et Nez-Rose décida de rester.

Jeanne DAIGLE.

(Suite de la page 19).

quand il s'élançait, on dirait qu'il vole! Mais l'écureuil est encore plus agile que Gris-Gris. Il fait des bonds considérables de branche en branche et d'arbre en arbre. Enfin il réussit à s'échapper. Penaud, Gris-Gris revient, tête basse, à la maison.

Marie a suivi cette course folle entre l'écureuil et le chat Gris-Gris. Son petit cœur battait très fort, et faisait toc toc toc... « Escogriffe, dit-elle en voyant revenir Gris-Gris, ça ne sert à rien de courir après les écureuils! jamais tu ne pourras les attrapper! »

Pendant plusieurs jours, Gris-Gris court de nouveau les écureuils, sans pouvoir en effet les rejoindre. Ensuite, petit à petit, il devient plus raisonnable. Gris-Gris commence même à avoir une certaine admiration pour ces écureuils qui courent si vite, si vite, et si haut, si haut, dans les arbres!

Un après-midi, un écureuil arrive dans le parterre et commence à grignoter, entre ses pattes de devant, une noix ronde prise dans un noyer voisin. L'écureuil était tout à son affaire, et il se pensait bien seul dans le parterre. Mais Gris-Gris, qui rôdait non loin, aperçoit la grosse queue de l'écureuil, relevée en arrière et dépassant sa tête. Sans que l'écureuil puisse le voir, Gris-Gris s'avance... Il marche légèrement sur les doigts... Il approche « en tapinois ». Le voilà tout près, tout près de l'écureuil qui continue toujours à grignoter. Et Gris-Gris lève la patte, sans doute pour l'abattre sur l'écureuil et y enfoncer ses griffes... Mais, presque au même instant, — on ne sait pourquoi, — Gris-Gris remet sa patte par terre, et laisse en paix le petit écureuil. Que s'est-il passé dans cette petite tête de chat??? Depuis lors, le chat Gris-Gris, que l'on appelle aussi Tit-Gris, Grison, Grisette, ou Escogriffe, est devenu ami de tous les écureuils des alentours.

Marcelle GAUVREAU,
directrice de l'Éveil.

(Suite de la page 16).

13e rang: tr. 2 ens., * tr. 5, 2 env., 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, 2 env., tr. 5, tr. 3 ens. finir 2 env. ensemble.

14e rang: tr. 1, 5 env., * tr. 2, 3 env., tr. 2, 11 env., * finir 6 env.

15e rang: tr. 2 ens., * tr. 2, 2 env., tr. 1, 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, tr. 1, 2 env., tr. 4, 3 env. ens. * finir 2 ens. à l'envers.

16e rang: tr. 1, 4 env., * tr. 2, 5 env., tr. 2, 9 env., * finir 5 env.

17e rang: tr. 2 ens., * tr. 3, tr. 2 env., tr. 2, 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, tr. 2, 2 env., tr. 3, 3 env. ensemble. * finir 2 env. ensemble.

18e rang: tr. 1, 3 env., * tr. 2, 7 env. * finir tr. 2 env. 4.

19e rang: tr. 2 ens., * tr. 2, 2 env., tr. 3, 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, tr. 3, 2 env., tr. 2, 3 env. ensemble. Finir avec 2 env. ens.

20e rang: tr. 1, env. 2, *, tr. 2, 9 env., tr. 2, 5 env., * finir avec 3 env.

21e rang: tr. 2 ens., * tr. 1, 2 env., tr. 4, 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, tr. 4, 2 env., tr. 1, 3 env. ens. * finir avec 2 env. ensemble.

22e rang: tr. 1, 1 env., * tr. 2, 11 env., tr. 2, 3 env., * finir 2 env.

23e rang: tr. 2 ens., * 2 env., tr. 5, 1 jeté, tr. 1, 1 jeté, tr. 5, 2 env., 3 env. ens., *, finir avec 2 env. ens.

24e rang: tr. 1, * tr. 2, 13 env., tr. 2, 1 env., *

Ces 24 rangs forment le patron.

Lorsqu'il y aura 9 patrons complets, tricoter le rang suivant ainsi: 1 mailles, 2 ensembles, et ainsi tout le long du rang: 7 m. 2 ens., etc...

Continuer en point de jarretière (toujours tricoter à l'endroit) jusqu'à ce qu'il y ait 30 rangs (soit 15 côtes) sans oublier d'augmenter d'une maille à chaque bout, pour faire les coins.

Ramasser les mailles sur le côté. Ram. 8 mailles, passez-en une, ram. 8 autres, etc. répétez tout le long. Continuez de la même façon que pour la première bande. Faire les autres bandes de la même façon.

Au temps des vacances



Mes chères lectrices,

Je ne vous écris pas aujourd'hui de Shelter Bay, mon pays de bûcherons et de forêt. Je suis à St-Barthélemy et pour moi c'est le plus beau pays au monde... puisque j'y suis née. Je vous arrive donc en fredonnant une jolie chanson que vous aussi avez souvent turlutée dans votre jeunesse: « Je suis en vacances, parlez-moi de ça; plus de pénitence, tra deri dera ». Mais vous n'avez pas la même chance que moi, puisque je vous vois toutes, mamans et filles, en train de gratter vos jardins, et de fleurir vos parterres. A ce sujet, je ne saurais vous faire la leçon, aussi vais-je me taire, mais pas avant de vous avoir glissé un petit conseil: consacrez quelques heures de plus à votre jardin et garnissez-le de tous les légumes, que vous les aimiez ou non: laitue, concombres, épinards, tomates; ils sont si délicieux et si nourrissants. Puis n'oubliez pas de vous réserver un coin dans le caveau des patates où vous entasserez à l'automne les carottes, les betteraves, les panais, les navets, les choux de Siam, le céleri et autres. Vous pourrez alors, tout le cours de l'hiver, servir des repas exquis et si peu coûteux. Notre système a besoin que nous remplacions une bonne quantité de viande par des légumes, lesquels lui apportent certaines substances nécessaires à la vie et que la viande ne contient pas.

Passons à l'actualité: **PETITS SOINS D'URGENCE POUR LA SAISON ESTIVALE.**

1.—C'est le temps pour les abeilles de butiner les milliers de fleurs des bosquets et des prés, afin de nous faire du bon miel blanc. Vous soyez donc votre petit dernier qui accourt vers vous en imitant par ses pleurs tout un bruyant orchestre: il vous dit en pleurnichant qu'une méchante mouche l'a piqué. C'est très douloureux et vous voyez déjà, à l'endroit de la piqûre, une grande tache rouge accompagnée d'une certaine enflure. Que faire? Quand j'étais petite, ma grand'maman m'envoyait quérir une queue d'oignon dans le jardin et avec l'envers frottait mon gros bobo. Je ne sais ce que vaut le remède, n'ayant pas répété l'expérience depuis, mais autant que je me souviens, la démangeaison disparaissait. Personnellement, je vous conseille d'enlever, s'il y a lieu, le dard qui est resté dans la petite peau rose, de faire soigneusement une désinfection au peroxyde, et d'appliquer immédiatement à l'endroit tuméfié un bon pansement humide chaud lequel soulagera immédiatement votre petit « piqué ». Le lendemain, à moins de complication, tout sera rentré dans l'ordre. Vous pourrez traiter de la même manière toutes les piqûres de moustiques: araignées, maringouins, etc.

2.—Et c'est le temps de la cueillette des petits fruits, des bains rafraichissants dans le ruisseau du pied de la côte et aussi... de L'HERBE A LA PUCE. Il faut déjà l'avoir « attrapée » et avoir passé des nuits blanches à se gratter pour bien mesurer les souffrances que cette maladie, insignifiante en apparence, peut occasionner. Si vous avez quelqu'un de votre famille qui revient désespéré du champ et qui tente de s'arracher la peau de rage, faites d'abord un traitement temporaire d'urgence et si les lésions ont toujours une tendance à s'étendre, consultez votre médecin qui lui possède un sérum spécifique pour l'herbe à la puce et qui guérira bien vite votre malade. Désinfection: bon savonnage à l'eau chaude, puis pansement humide chaud qui contiendra de l'eau de javelle à raison d'une cuillerée à soupe par pinte d'eau. Il faut à tout prix couvrir les endroits affectés pour éviter les lésions de grattage et par elles la propagation de la maladie. Désinfection soignée de tout le linge qui vient en contact avec le malade, car la maladie pourrait gagner toute la famille et c'est alors qu'on se



Madame
Joséphe Comtois
Chauveau,
fille de médecin,
épouse de
médecin,
médecin
elle-même.



gratterait à qui mieux mieux. Il est toujours vrai qu'il vaut mieux prévenir que guérir.

3.—Quand tout le monde est aux « récoltes » et que bébé trouve la maison vide, il se demande ce qui l'empêche de prendre la clé des champs. Et aussitôt pensé, aussitôt fait. Mais voilà monsieur qui a essayé ses jambes sur la planche ferme qui s'en va clopin clopant le long du chemin qui mène aux champs et un accident est vite arrivé: Bébé a les pieds et les mains écorchés. Quel chagrin! Aussitôt que possible, nettoyez bien les plaies et au besoin servez-vous d'une brosse assez dure pour enlever toutes les parcelles de terre qui sont prises dans la peau. Désinfectez au peroxyde ou à la teinture d'iode et mettez un pansement humide. Si le lendemain les plaies ne sont ni rouges ni enflées couvrez d'un pansement sec jusqu'à guérison complète.

Et voilà: j'ai essayé de vous donner des petits conseils utiles aussi simplement que possible. Quand je vous reviendrai le mois prochain, je ne chanterai plus la même chanson, mais je ferai tout de même mon possible pour vous intéresser encore, vous aider toujours.

Au revoir...

Docteur Joséphe COMTOIS-CHAUVEAU.

Les pilules maternelles

Les mères de famille n'ont plus de raisons de ne pas nourrir leurs enfants, maintenant qu'elles ont ces pilules à leur disposition; ces pilules qui augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais dommageables.

L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les PILULES MATERNELLES sont presque spécifiques dans le cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et les jeunes filles. Composées d'extraits de glandes mammaires, ces pilules favorisent le développement du buste et son perfectionnement.

Pour un traitement de 33 jours (**100 Pilules maternelles**). Envoyez DEUX dollars en mandat postal au

Docteur Jos. Comtois,
St-Barthélemy (Berthier)

CONSULTEZ VOTRE MEDECIN.

Herbes-jasettes

C'est au commencement de septembre qu'il faut cueillir les bouquets de fleurs d'herbe-à-dinde pour la réserve d'hiver. Rien n'est meilleur pour enrayer une fièvre montante et couper les ailes à une méchante grippe.

Les bouquets d'herbe-à-dinde doivent être liés par bottes, puis mis à sécher bien enveloppés à l'abri de la poussière. Lorsque quelqu'un de la famille se sent fiévreux, mal en train, couvant une grippe comme on dit, faites une bonne tisane en ébouillantant les fleurs d'herbe-à-dinde; laissez infuser une quinzaine de minutes et faites boire chaud.

Pendant que vous en serez à faire vos réserves de médicaments, préparez donc cette bonne pommade de sureau qu'il est toujours bon d'avoir sous la main, contre les brûlures, les plaies de lit ou toute inflammation superficielle de la peau. Vous pouvez préparer cela vous-même et à peu de frais. Avec un couteau bien aiguisé, grattez de l'écorce de sureau blanc qui est à pleine sève et faites bouillir en mettant juste assez d'eau pour couvrir. Laissez cuire à petit feu pendant quatre à cinq heures, jusqu'à ce que l'écorce bien attendrie s'échiffe comme de la filasse. Coulez ce bouillon et remettez au feu avec à peu près les deux-tiers de saindoux pur (graisse de panne). Laissez

sur le poêle jusqu'à ce que la graisse absorbe tout le jus de sureau. Mettez à refroidir dans des boîtes à onguent à couvercle fermant bien.

Et le sirop de savoyane? Qui n'en connaît toute la valeur curative inégalable? Il est facile à préparer à la maison. Voici quelques détails de préparation: mettez de la racine de savoyane à bouillir jusqu'à ce que de jaune qu'elle est en la cueillant elle devienne grise et presque noire. A côté, laissez mijoter et diminuer ensemble une pinte de sirop d'érable, trois gros oignons et deux pintes d'eau, jusqu'à ce que cela forme un sirop assez consistant. Coulez le résidu où achève de bouillir la savoyane et ajoutez au sirop. Ayez une provision de ce sirop dans des bouteilles bien cachetées et vous aurez de quoi guérir tous les rhumes que pourront apporter les froids d'automne et les neiges d'hiver.

Qui eut l'idée de fabriquer des aiguilles? Le savez-vous?

L'aiguille, cet outil de travail des ménagères actives, est un objet aussi vieux que le monde. Si vous parcouriez certains musées d'antiquité, vous pourriez voir des exemplaires d'aiguilles de toutes provenances: on en trouve en bois et en os (ce sont les plus anciennes), puis en cuivre et en bronze, datant de 2,000 ans avant l'ère chrétienne; d'autres sont confectionnées avec des arêtes de poissons ou des épines de leurs nageoires: elles proviennent des indigènes des îles Salomon, ce qui prouve combien l'aiguille a été universellement connue. Certaines possèdent un perfectionnement qui n'est plus en honneur aujourd'hui; elles sont percées de deux trous, l'un au-dessus de l'autre, pour pouvoir enfiler deux fils de couleurs différentes.

Les premières aiguilles n'étaient pas percées: c'étaient de simples poinçons qui ouvraient un trou dans lequel on passait le lien voulu. Tant qu'il s'est agi de coudre des peaux, cela pouvait aller; dès qu'ont existé les étoffes tissées, il a fallu que le poinçon tire le fil derrière lui, d'où la nécessité du trou.

On ne sait pas au juste comment nos ancêtres s'y prenaient pour percer le métal afin de pouvoir enfiler; mais ce qui est sûr, c'est qu'ils fabriquaient, au début, des aiguilles avec du métal battu, aiguisé à un bout, recourbé à l'autre pour former le trou pour le fil.

C'est seulement au XIV^e siècle, lorsqu'on eut inventé l'étrépage à la filière, qu'on commença à avoir des aiguilles dignes de ce nom, et l'Angleterre devint bientôt la grande fournisseuse d'aiguilles, parce qu'elle les confectionnait en acier.



Votre mari lit-il par-dessus votre épaule? C'est pour lui que j'apporte cette page émouvante de Papini, prise dans son incomparable « Histoire du Christ »:

« La seule joie, peut-être, entre les décevantes joies de l'homme, qui ne déçoit pas est celle de tenir dans ses bras ou sur ses genoux un enfant dont le visage est rose d'un sang qui est le nôtre, qui nous rit de la première splendeur de ses yeux, qui balbutie notre nom, qui nous fait redécouvrir la tendresse perdue du premier âge. Sentir près de notre peau adulte, durcie aux vents et aux soleils, une chair neuve et tendre où le sang garde encore un peu de la douceur du lait, une chair qui semble faite de pétales tièdes et vivants et sentir que cette chair est nôtre, faite de la chair de notre femme, nourrie de son lait, épier la naissance, l'apparition, le lent fleurir de l'âme en cette chair qui nous appartient; être l'unique père de cette créature unique, nous reconnaître en elle, retrouver nos regards dans ses pupilles stupéfaites, entendre notre voix dans sa voix, redevenir enfant pour cet enfant, pour être digne de lui, pour être proche de lui, se faire plus petit, meilleur, plus pur, oublier toutes les années silencieuses qui nous rapprochent de la mort; cublier l'orgueil de la virilité, la vanité de la sagesse, les premières rides du visage, les expiations, les souillures, les hontes de la vie, redevenir vierge à côté de cette virginité, serein devant cette sérénité, bon d'une bonté jusqu'ici inconnue; être en un mot père d'un petit à nous qui croit dans notre maison, dans les bras de notre femme, c'est là peut-être la plus haute volupté humaine concédée à qui, dans le limon de sa chair, possède une âme ».

Bien des chefs de famille ont le sens des responsabilités qui leur incombent; ils

donnent autant qu'ils peuvent en largesses matérielles, en confort, mais, dans l'âme de leurs enfants, ils ne sont jamais entrés par le mot qui touche, la sympathie qui attache, l'affection qui retient. Ils sont l'autorité, la censure, la sanction. Mais la tendresse, jamais!

Il ne reste plus qu'à dire: « Bienheureux ceux qui aiment et qui le font savoir! »

• • •

Lorsque la nuit approche et que tombe la fraîcheur, de grosses gouttes de rosée apparaissent quelquefois, suspendues aux toiles d'araignées tendues entre deux arbres; elles forment une des curiosités de la nature. Ces petites perles d'eau semblent bien naturelles et bien simples, et pourtant il a fallu des siècles aux savants pour trouver ce qu'elles sont en réalité; ils trouvèrent alors que la rosée est une partie de quelque chose de très important. Il y a dans l'air une grande quantité d'humidité, qui rafraîchit les rayons du soleil, de telle sorte qu'ils ne puissent pas nous brûler lors des grandes chaleurs de l'été. Pendant la nuit, la terre, sortie de la lumière du soleil, laisse s'échapper toute la chaleur qu'elle a accumulée pendant la journée, et l'humidité oblige cette chaleur à sortir lentement. Si elle ne le faisait pas, la terre deviendrait tout à coup si froide que nous péririons gelés dans l'espace d'une seule nuit d'été. Eh bien, le soir, quand des rayons de chaleur commencent à sortir de la terre, l'humidité de l'air les absorbe, de sorte qu'elle devient plus chaude que la terre, les herbes ou les fleurs d'où s'échappe la chaleur, les herbes et les fleurs deviennent très froides, et au fur et à mesure qu'elles

refroidissent, elles refroidissent aussi l'humidité qui les entoure. Quand l'humidité se refroidit, elle se transforme en eau véritable, et tombe sur le sol comme de la pluie. Les feuilles des arbres, les brins d'herbe, les toiles d'araignées, retiennent les gouttes qui tombent, et l'eau, qui essaie de se rassembler autant qu'elle le peut, se condense sous forme de petites perles.

Ce sont les gouttes de rosée.

• • •

Tous les ingrédients liquides qui servent à nettoyer les étoffes donnent un rendement doublement satisfaisant s'ils sont employés chauds. Mais, comme ils sont pour la plupart inflammables, il faut agir avec prudence. On doit appliquer le principe du bain-marie: le liquide à réchauffer étant mis à l'intérieur d'un vaisseau qui repose, lui-même dans un autre récipient où se trouve de l'eau bouillante. La vapeur fait le reste. Et tout danger est conjuré.

• • •

L'eau dans laquelle ont bouilli des oignons est excellente pour nettoyer les cadres dorés. Elle enlève la graisse, les taches de mouche et fait briller le bronze. Il faut s'en servir à froid.

• • •

Pour donner un beau fini à tout travail crocheté, pressez avec un fer bien chaud sous un linge humide. Cela égalisera les loupes des guenilles et leur donnera une surface uniforme qui ajoute à l'effet.

La PASSANTE.

TRAITEMENT des ALTÉRATIONS du SANG

par

L'EXTRAIT DEPURATIF DES ALPES

du curé d'UBAYE

M. L. LECHIEN

Agent Général

1078, Beaver Hall Hill

Montréal, Canada.

COMME son nom l'indique, l'Extrait Dépuratif des Alpes du Curé d'Ubaye a pour effet de neutraliser et d'éliminer du sang les poisons et toxines qui sont la source d'un grand nombre de maladies, qui se manifestent avec plus ou moins d'intensité, selon le degré plus ou moins grand d'impureté du sang.

Ce médicament constitue un remède contre les maladies suivantes: **acné, rougeurs, boutons, clous, herpès, eczémas, darts, démangeaisons, psoriasis, urticaire**, provoquées le plus souvent, à la fois par un ralentissement de la circulation et par l'âcreté des impuretés du sang.



Hygiène et beauté

par madame Flore CHAPUT de

« L'INSTITUT DE BEAUTE « FRANCE »

Je me souviens avoir lu quelque-part que « LA VIELLESSE EST UNE MALADIE DONT ON NE GUERIT JAMAIS ». Mais il me semble bien qu'on peut tout de même faire de son mieux pour la retarder et l'atténuer autant que possible. Un charme, même emprunté, n'est-il pas préférable à la décrépitude naturelle? Faut-il nécessairement conserver un teint terne et sans vie parce qu'on avance en âge, qu'on est souffrante ou que sais-je?

Rien ne m'étonne plus qu'entendre tous les jours des femmes — ayant pourtant mari et enfants — avouer tout bonnement qu'elles n'ont personne à plaire. Pardon, mesdames, c'est votre plus élémentaire devoir de sociabilité envers votre entourage (j'ai bien dit : devoir) que de vous rendre aussi attrayante que possible. Et, attention! C'est peut-être là la clef d'une grande part de votre bonheur. Je ne connais pas de religion qui défende à la femme de soigner sa personne. Bien entendu, pas d'excès; croyez-moi, je serai toujours la première à insister sur ce point. UN MAQUILLAGE INVISIBLE ET NATUREL, UNE PEAU SOIGNEE, SANS ARTIFICES EXAGERES, voilà en matière de beauté, le plus grand secret. Les cosmétiques doivent être employés dans le but d'améliorer la nature, mais non de la rendre moins bien; le remède serait alors pire que le mal.

Je serai ici votre confidente intime. Comme je voudrais pouvoir rencontrer chacune de vous, personnellement, pour vous convaincre de l'intérêt sincère que je porte à toutes vos questions. Faites-moi part de tous vos petits problèmes personnels; j'essaierai de les résoudre avec vous en vous offrant mes humbles conseils, soit pour la conservation ou l'amélioration de votre peau ou pour le choix de vos produits.

J'emprunte ici l'expression, si charmante, de madame Françoise Gaudet-Smet, dans son premier numéro de Paysana: « Vous m'écrirez? Demandez-moi tout ce que vous voudrez. Et je vous répondrai en toute amitié, avec ce grand désir que j'ai de vous être utile.

Ecrivons-nous! »

REPONSES AU COURRIER

AMIE DE SOREL — Merci de votre gentille lettre. Quel est le traitement à suivre pour les pores dilatés? — Ma chère enfant, c'est là la cause de 90% de toutes les défauts de la peau: les boutons, les peaux grasses, les points noirs, etc., et tout cela est simplement causé par un nettoyage insuffisant. Voulez-vous essayer le moyen le plus simple de nettoyer à fond votre peau? Appliquez, tous les soirs, une bonne HUILE NETTOYANTE à base

végétale..... laissez-la quelques secondes et essuyez-la. Vous enlèverez, avec l'huile, toute trace d'impuretés, accumulées au fond des pores — Pour les peaux anormalement grasses, une crème nettoyante à base de citron est préférable; elle a pour double-effet de blanchir la peau. Attention aux huiles ou crèmes à base minérale: elles encrassent la peau.

Inquiète de Sherbrooke — LES RIDES! voilà la grosse bête noire. — Les maisons qui garantissent faire disparaître les rides en huit jours ou même en un mois spéculent sérieusement sur la naïveté des femmes. Cependant, il existe aujourd'hui des produits à base de lanoline et d'huile d'amandes douces qui contribuent certainement à retarder, pendant longtemps l'apparition des rides et à atténuer graduellement celles déjà marquées, à condition d'avoir de la persévérance et de ne pas attendre de miracles en vingt-quatre heures. N'employez que des produits qui ont fait leurs preuves, sans quoi, vous vous exposerez à aggraver votre cas.

Vingt-Ans.—Quelle couleur de rouge pour les lèvres? Pauvre petite! Permettez que je vous appelle ainsi puisque j'ai un fils de votre âge. Si vous étiez ma fille, je vous dirais qu'à vingt ans, c'est un crime d'employer des artifices de beauté, sauf peut-être un peu de poudre, très légère et non parfumée. Vingt ans! L'âge d'or! La belle nature, telle qu'elle est. Un beau sourire épanoui vaut tellement mieux que tous les bâtons de rouges. Il n'y a qu'un sage conseil à vous donner pour la conservation de votre teint de jeunesse. Ne vous couchez jamais le soir, sans nettoyer votre peau à fond au moyen d'une huile nettoyante à base végétale; sans quoi, les poussières de la journée s'accumulent au fond des pores et les dilatent; c'est la cause infaillible des points noirs et souvent des boutons. A vous surtout je répète: « Choisissez bien vos produits; certaines huiles et crèmes nettoyantes trop grasses favorisent la pousse des poils ». N'employez que des produits connus comme étant de première qualité. J'en connais plusieurs bonnes marques recommandables.

Si vous désirez une réponse personnelle, écrivez à Madame Flore Chaput, Case Postale 25, Montréal, ajoutez une enveloppe et un timbre pour la réponse.

Pour l'automne qui vient des robes pratiques



Modèle 3250

Se fait pour 14, 16, 18, 20 ans, ainsi que pour 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pouces de buste. Le patron donne un modèle de manches longues. L'empiècement bien ajusté et la jupe délaizée rendent cette robe bien pratique.



Sans ceinture, cette robe avantage les personnes un peu fortes. Modèle Empire très seyant. Tailles 14 à 20 ans, 32 à 42 pcs de buste.

Elégant deux-pièces d'allure jeune, se prêtant admirablement bien pour la confection de tissu en crêpe de laine. Grandeur 12, 14, 16, 18 et 20 ans.





2110
SIZES
14-44



EMB 11175
2127
SIZES
6-14

Modèle 2110

Robe de maison serviable et com-
mode. Ce patron peut également
servir pour robe-maternité. Se
fait pour 14, 16, 18 et 20 ans de
même que pour 32, 34, 36, 38, 40,
42 et 44 pouces de buste.

Modèle 2127

Grandeur 6, 8, 10, 12 et 14 ans.
Blouse et jupe. Une toilette que
toutes les mamans aimeront à
confectionner pour leurs fillettes.

PATRONS PAYSANA, 16 sous.

Chez Fanchette LAMBERT

1610 OUEST, RUE STE-CATHERINE

TRICOTS VARIÉS — TISSUS DOMESTIQUES — TAPIS —
BOIS SCULPTE — FER FORGE — ETAIN — CUIR REPOUSSE.



GILET DE LIT 805

Taille MEDIUM

Matériel

MONARCH ANDALUSIAN

7 balles "Baby Pink" (rose) Crochet MEDIUM
1 balle Blanche

DEVANT—Comm. à la pointe du bas, 4 ch. Tri. 1 coquille de 5 d.c. dans la dernière ch., tourner.

2e Rang—4 ch., 4 d.c. dans la 1ère ch. (les 4 ch. forment le 5e d.c. de la coquille); * glisser au centre de le centre du d.c. du rang précédent, 4 ch., 5 d.c. dans le dernier d.c. de la coquille précédente du rang précédent, tourner.

3e Rang—4 ch., 4 d.c. dans la 1ère ch. (les 4 ch. forment le 5e d.c. de la coquille); * glisser au centre de la coq. du rang précédent, 5 d.c. dans la m. glissée entre les coq. du rang précédent, rép. de *, finir avec 5 d.c. dans le dernier d.c. de la dernière coq. du rang précédent.

Note—Chaque rang a été aug. d'une coquille.

Rép. le 3e rang 22 fois. Marquer le centre du rang.

Tri. 9 rangs de coq. sur une moitié du devant, Aug. comme précédemment.

10e Rang—Tri. jusqu'à 4½ pouces du bord du cou. Tourner et revenir. Casser la laine.

Faire l'autre côté pour correspondre.

DOS—Se tricote semblable au devant (en omettant l'ouverture). Tri. 2 rangs à chaque épaule pour correspondre au devant. Joindre les épaules avec soin, faisant correspondre les coq. à la couture de l'épaule.

Tri. 2 rangs de coq. en travers du dos, au cou.

Bordure—Avec la laine blanche tri. 1 rang de coq. tout autour du gilet et du cou.

GILET DE LIT

Retourner les pointes aux poignets et garnir avec des boucles de ruban; une boucle sur chaque revers et attacher un ruban sous bras de chaque côté.

GILET DE LIT 804

Grandeur médium

Matériel

MONARCH STARLITE

8 balles "Baby Yellow", 1 paire d'aig. No 8
1 balle "Baby Blue", 1 crochet médium

DCS—Comm. au bas avec aig. No 8 et laine "Baby Yellow" (jaune) monter 115 m. Tri. 4 rangs.

Comm. le patron :

1er Rang—Tri. 3 m. * 1 jeté, (glisser 1 m. tri. 1 m. p.m.g.p.) ceci s'appelle un **surjet simple**, tri. 4 m., rép. de * jusqu'aux 4 dernières m. du rang, 1 jeté; 1 surjet simple, tri. 2 m.

2e Rang—A l'env.

3e Rang—Tri. 1 m., * tri. 2 m. ens., 1 jeté, tri. 1 m., 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 1 m., rép. de * jusqu'à la fin.

4e Rang—A l'env.

5e Rang—Tri. 2 m. ens., * 1 jeté, tri. 3 m., 1 jeté, (glisser 1 m., tri. 2 m. ens., p.m.g.p.) ceci s'appelle un **surjet double** rép. de * jusqu'aux 5 dernières m., 1 jeté, tri. 3 m., 1 jeté, tri. 2 m. ens.

6e Rang—A l'env.

Ces 6 rangs complètent le patron. Rép. ces 6 rangs 19 fois (20 patrons en partant du comm.)

Façonner les emm.—

1er Rang—Tri. 2 m. ens., tri. 1 m.; * 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 4 m., rép. de * jusqu'au 4 dernières m., 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 2 m. ens.

2e Rang—2 m. ens. à l'env. et à l'end. jusqu'aux 2 dernières m., 2 m. ens. à l'env.

3e Rang—Tri. 2 m. ens., * 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 1 m., tri. 2 m. ens., 1 jeté, tri. 1 m., rép. de * jusqu'aux 7 dernières m., 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 1 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m.

(Suite page 32)





L'air tonifiant et parfumé

Jeanne L'Archevêque DUGUAY

• • •

Des amis de la ville, entrant chez-moi, s'exclament: « Comme ça sent bon à la campagne! » Ils ne cessent, durant leur passage, ici, d'aspirer avec une joie toujours neuve, l'air embaumé qui sature la maison.

Cette exclamation répétée me fit réfléchir. Comment? Est-ce vrai que cet air que je respire à pleins poumons, qui colore de santé les joues de mes petits enfants; est-ce vrai que cet air est un délice et je n'y pense pas?

Depuis, je ne perds rien de l'enivrement des heures et des saisons et mon attachement pour ce coin de terre si savoureux pousse dans mon âme des racines de plus en plus profondes, à chaque heure, à chaque saison.

Et je pense à mon frère, à ma soeur de la campagne qui, peut-être comme moi, oublie de se régaler de l'air parfumé du bon Dieu et c'est pourquoi, je vous écris, ce soir; je voudrais tant vous savoir heureux et contents de votre sort de paysans! Non, on ne doit pas dire ce mot: « sort de paysan » mais vocation. Oui, une vocation de labeurs constants, mais aussi de plaisir sains pour tout l'être, des plaisirs qui atteignent l'âme et la grandissent.

L'air tonifiant et parfumé de l'hiver, à la campagne. Dès que nous ouvrons la porte, dans la froide saison, des bouffées d'air pur nous pénètrent, et font se dilater nos narines; nous sentons alors une force nouvelle s'infiltrer dans nos artères.

Quand le chemin crisse sous nos pas, que la bise du nord brûle la figure et que l'odeur du gel pénètre les vêtements, n'avez-vous pas l'impression que non seulement le corps se porte mieux, mais l'âme aussi? Nous rentrons de bonne humeur et la senteur des bûches résineuses qui se consomment dans le large poêle achève de remonter le courage à la besogne. Vous

avez fait cette expérience, mon frère, ma soeur?... C'est sans doute, à cause de l'air hivernal, tonifiant, que nos bucheux ont tant de résistance et de gaieté.

Et voici le printemps.

Le soleil et les eaux minent la neige. Les premières corneilles crient de l'espoir au sommet des pins. Le chaume perce et cette terre, pénétrée d'eau et réchauffée par les rayons plus forts, jette une odeur enivrante de vie.

Ne la trouvez-vous pas bonne cette senteur forte de terre chaude, mon frère, quand le soc de votre charrue déchire la glèbe? Elle vous donne de l'attachement pour cet héritage que vous travaillez, le cœur en joie, comme les vieux, qui chantaient toujours, enivrés des parfums agrestes.

Un sang neuf circule en nous comme la sève gonfle les bourgeons et vivifie la flore de notre sol. Dans la brume du matin, ma soeur, nous ouvrons les volets et l'odeur des herbes, encore humides de rosée, rafraîchit toute la maison, aromatise notre jour et remue notre âme d'espérance.

L'espérance de l'été qui vient.

Les arbres fruitiers sont en fleurs. Des bouquets d'étoiles roses, blanches, mauves émaillent la prairie. Les grappes des lilas se détachent, en lumière, sur le feuillage sombre. Ce ne sont plus les odeurs floues de verdure, mais un parfum d'encens, que la nature nous offre pour la vigile de la grande fête de l'été.

Travailleurs du sol, mon frère, ma soeur, aspirons cet encens avec nos sens, imprégnons-en notre âme. La Providence

permet à la nature de nous l'offrir pour payer d'un peu de plaisir, notre labeur si dur, à cette époque. Jouissons du parfum des fleurs et que notre âme, sans effort, tout bonnement, emprunte à la nature son encensoir, pour glorifier le Maître des étés.

Le temple grandiose de la campagne s'orne, par une puissance invisible; les fleurs sauvages s'ouvrent à l'aube de juin et leur arôme délicat se mêle à celui des sapinages. Dans les jardins, pivoines, iris, tulipes, narcisses, muguet et ensuite, glaieuls, lis et roses mêlent leur senteur capiteuse à celle du foin mêlé de trèfle, et de l'avoine qui monte à pleine clôture; c'est un enivrement!

Dites-moi, mon frère, ma soeur, que vous vous en grisez quand, à l'heure où la rosée argente encore la prairie, vous vous rendez aux champs. « Pensez-vous qu'il y a de la santé et de la joie dans l'air matutinal?... On dirait que cette santé et cette joie entrent par toutes les pores; il ne reste aucun symptôme de la fatigue d'hier ». Et confions-nous cela en secret, pour ne pas scandaliser les délicats — mais, ne trouvez-vous pas que même une étable bien ventilée et propre, ça ne sent pas si mauvais qu'on le prétend? Je suis prête à donner créance à ce dicton de médecins d'autrefois qui affirmaient que la senteur de l'étable était le plus efficace tonique pour les santés débiles. Et n'hésitez pas à dire à votre époux, ma soeur, avec Huguette Lintey, cette admirable terrienne:

« J'aime tes habits de travail, culottes et guêtres ne craignant rien,

Ton vieux chapeau, souvent rincé, séché par le soleil.

J'aime ton pas lourd de campagnard rentrant des terres.

Tes mains durcies...

La boue de tes souliers quittés le soir près de la porte.

J'aime te voir conduire chevaux, boeufs et tracteur d'une main ferme.

J'aime te suivre dans nos terres, vaste jardin sans mur de clôture...

Ta vie enfin et je sais que tu l'aimes ».

Si nous devons l'aimer cette vie embaumée à chaque heure du jour, même en plein midi, quand un soleil de feu cuit les séves et donne une odeur de miel aux moissons mûrissantes et si, par bonheur, après la sécheresse, une averse lave les champs, tous les parfums se renouvellent avec une fraîcheur de jeunesse.

« Il a plu...

La terre sèche, poussiéreuse, la terre avide, a bu à grande goulée.

Les feuilles s'ébrouaient sous la douche et semblent neuves. L'herbe flétrie se redresse.

La terre sèche, poussiéreuse, la terre avide

Exhale sa joie dans un parfum de fraîcheur sorti des cailloux eux-mêmes...

Tout renaît ».

Mon frère, ma soeur, dites-moi que c'est avec amour que vous vous abreuvez vous aussi à la source parfumée et saine de votre campagne, à toutes les heures, dans le matin vaporeux, le midi éblouissant et le soir calme.

Le soir rafraîchissant, après la rude journée de sueurs. En même temps, qu'elle se recueille, la nature adoucit ses parfums. Ils deviennent plus discrets, à mesure que l'ombre voile l'horizon. Les senteurs montant de la campagne, au crépuscule, et l'haleine des bois, que le vent nous emporte, recueillent tout notre être. Nous suivons, à petits pas, les allées du jardin, ou la route poussiéreuse conduisant à la croix du chemin. Sous les arceaux des vieux arbres, ne sentez-vous pas, mon frère, ma soeur, le recueillement vous envahir comme dans une église? On aspire de l'oraison s'élevant de chaque fleur, de chaque brin d'herbe et des javelles blondes, lourdes de serein.

Les jours raccourcissent; le soleil baisse plus tôt. Les champs ont donné leur effort vital.

C'est l'automne déjà.

La campagne se fane et son arôme change de saveur mais ne perd rien de sa bienfaisance. Quand nous foulons la poussière d'ambre des feuilles tombées, une odeur de cendre chaude s'en échappe. Et le long des routes, sur les fermes, on met le feu au bûcher de feuilles mortes. Et ces pauvres feuilles sacrifiées charment encore l'odorat des hommes par la senteur de leurs flammes.

Notre campagne, ma soeur, mon frère, c'est l'autel des parfums. Chaque corolle, chaque gerbe distillent de l'encens pour l'homme des champs, le prêtre du sol. Acceptons cet hommage que la nature offre au serviteur fidèle; c'est une délicatesse de la Providence; n'en perdons aucun arôme. Nous sentirons, à notre tour, le besoin de faire à chaque heure, chaque saison, sur l'incomparable autel de notre coin de terre, l'offrande des parfums au Maître très bon des paysans.

« Vous que j'adore dans les plantes, dans le vent et dans le soleil,

Vous que je cherche à l'horizon brumeux,

Immensité dont mon âme a besoin,

Vous qui seul donnez la force, donnez la joie, vous êtes là... »

Jeanne L'ARCHEVEQUE-DUGUAY.

PAYSANA a un choix varié de cahiers de tricots en français

3 différents cahiers pour dames
1 pour messieurs
1 pour enfants de tout âge
1 pour ouvrages de fantaisie.

30 cents chacun

UN CAHIER DE MODELES DE DENTELLE
AU CROCHET, NAPPES, CENTRES, ETC. 16 sous



Plusieurs correspondantes nous ayant demandé soit une recette de gelée de gadelles, soit une recette de gelée de pommes, nous donnons ici pour toutes celles que la question intéresse les règles générales pour la préparation de la gelée.

Les fruits juteux comme les fraises, les gadelles, les cerises et les raisins sont écrasés et mis à cuire sans eau, jusqu'à ce qu'ils soient tendres, tandis qu'on ajoute un peu d'eau aux fruits durs tels que pommes, pêches. On en met juste assez pour empêcher les fruits de s'attacher au fond. Environ une tasse par pinte de fruits; en tous les cas, plutôt moins que plus. Les fruits sont ensuite passés à travers une flanelle ou deux épaisseurs de coton à fromage. Il faut se garder de presser les fruits si l'on veut obtenir une gelée limpide. Le jus qui s'est écoulé seul est ensuite bouilli pendant vingt minutes dans une casserole émaillée. Pour chaque chopine de jus on alloue trois-quarts de livre de sucre qu'on fait chauffer au fourneau; on l'ajoute au jus et on laisse bouillir encore cinq à dix minutes. Pour savoir si la gelée est à point, on en essaie une goutte sur une assiette froide; si elle ne s'étend pas, la gelée est à point; ou ce qui est mieux, on se sert d'une jauge à sirop, laquelle doit marquer 25 degrés; si elle est au-dessus, on ajoute du jus de fruits; si elle est au-dessous, on laisse bouillir quelques minutes.

Quand la cuisson est terminée, versez la gelée dans des bocaux ou des verres stérilisés et chauds, exposez-les au soleil pendant vingt-quatre heures. Recouvrez ensuite les bocaux d'une mince couche de cire, et d'un papier parchemin ou bien, au lieu de cire, d'un papier mouillé d'alcool.

Les causes qui empêchent la gelée de prendre sont l'emploi de fruits dépourvus de matières pectiques, c'est-à-dire de l'acide naturel qui donne au suc des fruits la propriété de se prendre en gelée, de fruits trop murs, de fruits cueillis immédiatement après la pluie.

Pour constater si les fruits contiennent assez de pectine, on mêle une cuillerée à table de jus non bouilli avec une cuillerée à table d'alcool, et si le mélange devient épais, les fruits en renferment suffisamment. S'ils n'en contiennent pas assez, on peut leur ajouter, pendant la cuisson, du jus de pommes qui en con-

tient beaucoup ou des écorces d'orange ou de citron.

Si les fruits employés paraissent trop mûrs, il est prudent d'ajouter un peu de jus de citron, à peu près une cuillerée à dessert par pinte de jus.

EMPLOI DES TOMATES

Tomates vertes: Deux gallons de tomates vertes, une tasse de sel, deux tasses de céleri haché, quatre tasses de chou, deux cuillerées à table de moutarde, deux cuillerées à table de clou de girofle, trois cuillerées à table de poivre, une douzaine de gros oignons, une tasse de cassonade, deux cuillerées à table de cannelle, un peu de poivre rouge.

Tranchez les tomates et les oignons la veille; laissez reposer ensemble avec le sel. Le lendemain, égouttez, mettez dans une marmite avec les autres ingrédients et du bon vinaigre à l'égalité. Faites bouillir environ une heure; mettez dans les jarres et fermez hermétiquement.

Tomates et céleri: Six pieds de céleri, un piment rouge, quinze tomates rouges, deux tasses de sucre, deux cuillerées à table de sel, une cuillerée à thé de clou, une cuillerée à thé de moutarde, une cuillerée à thé d'épices mélangées, une tasse et demie de vinaigre.

Séparez les pieds de céleri, ratissez, coupez ainsi que tomates et piments. Mélangez ces ingrédients et ajoutez le vinaigre. Mettez le tout dans une marmite et laissez mijoter pendant une heure et demie. Remplissez les bocaux stérilisés. Fermez hermétiquement.

Annette B. — Voici une recette de brioches (buns). Une tasse de lait tiède, cinq tasses (mesure faible) de farine à pain, une demi-tasse de sucre, deux gâteaux de levain comprimé, deux-tiers de tasse de beurre, quatre jaunes d'oeufs, trois oeufs complets, et, au goût, une tasse de raisins. Faites dissoudre le levain dans le lait tiède et incorporez la moitié de la farine. Battez les jaunes avec le sucre jusqu'à ce que le mélange soit bien moussueux et ajoutez à la pâte, puis incorporez les oeufs complets un à un, battant avec la main jusqu'à ce que la pâte soit bien lisse. Mélangez avec les doigts le beurre

avec le reste de la farine et battez ensuite dans la pâte jusqu'à ce qu'elle devienne lisse et légère. Laissez lever jusqu'au double du volume dans un bol beurré. Cette opération prend environ quatre ou cinq heures. Lorsque la pâte a doublé son volume, placez-la au froid pour la nuit. Le lendemain, abattez la pâte à un demi-pouce d'épaisseur, badigeonnez de beurre fondu et pliez en trois comme une lettre que l'on met dans une enveloppe. Découpez la pâte ainsi pliée en tranches d'un pouce sur la largeur et laissez lever. Prenez les morceaux de pâte qui ont doublé de volume, entre le pouce et l'index de chaque main, et tortillez-les dans les deux sens opposés pour leur donner la forme de brioches. Laissez lever la pâte pendant 15 minutes et faites cuire dans un four chauffé à 400°. Après refroidissement, badigeonnez avec du sucre en poudre humecté de lait et parfumé à l'essence de vanille.

Thérèse. — La profession de garde-malade est plus qu'un métier ou une profession, c'est une vocation qui demande avant tout du dévouement naturel et du courage. Si vous sentez ce besoin de vous dévouer, d'employer utilement votre vie, je suis édifiée de vos bons sentiments. Mais, ma pauvre enfant, vouloir quitter la campagne, venir en ville pour faire des études de garde-malade dans le but de rencontrer des médecins et de vous trouver un mari, cela n'est guère sérieux. Vous écrivez correctement, vous vous exprimez bien; comment se fait-il que vous ne trouviez pas autour de vous des occupations utiles? Ne condamnez pas en bloc ces jeunes garçons qui pourraient vous faire la cour; certains cultivateurs ont, comme vous le laissez entendre, l'écorce rude. Ils sont généralement bien timides, mais ils ont, le plus souvent, de grandes qualités de cœur et d'esprit qui ne tardent pas à se révéler dès qu'on leur donne une chance. Soyez sérieuse, ma petite.

Simone (A.) — Pour donner de la vie aux réunions de votre cercle, je vous conseille d'essayer cette petite méthode. A chaque réunion, cinq membres écriront sur un papier une demande de renseigne-

Lettre à ma cousine

Ma chère Suzon,

Je t'ai faussé compagnie le mois dernier. L'as-tu remarqué? Des courses à l'extérieur, des vacances de plusieurs jours, la visite de parents très chers ont pris tous mes intants. Et chez toi, quoi de nouveau?

La petite basse-cour progresse, je n'en doute pas. Tu fais déjà de beaux rêves au sujet de tes cochets et de tes poulettes. Tu te réjouis de les voir se pavaner sur leur champ de verdure. Mais une pensée vient souvent te distraire: « il me faut me séparer bientôt de ces oiseaux turbulents qui m'éveillent chaque matin à une heure trop matinale ». — Vois-tu, l'orgueil leur tourne la tête. C'est à qui chanterait le mieux. C'est un véritable concours d'amateurs. De leur voix encore enrhumée, ils s'exercent à imiter leur maître: « Chanteclair ».

Mais malheureusement ils sont destinés à satisfaire les caprices des gourmets de la grande ville. Pour répondre à l'attente de ces clients et ne pas les décevoir, pour conserver l'honneur de ton nom de bonne fermière, tu te dois de leur fournir des sujets de première qualité. Comment arriver à ce point? As-tu remarqué comme ils sont lourds et dodus, bien couverts de chair? Un dernier travail s'impose et non le moindre, car c'est cette préparation des quinze derniers jours qui apporte le

plus de profit. La réclusion dans un endroit sombre et l'apport d'une pâte épaisse faite de blé-d'Inde et d'orge moulus finement ou encore de blé et d'orge moulus, deux ou trois fois par jour, vont produire les phénomènes suivants:

D'abord les muscles (la chair) qui ont bien travaillé et durci durant la période de croissance vont devenir souples et tendres. Ensuite une couche de graisse blanche va se déposer également sur la chair. Voilà le secret pour faire une volaille bien appréciée. Cette chair sera tendre, de saveur recherchée par tout bon connaisseur. Et de plus, ce qui est très intéressant pour toi, tes sujets toucheront les plus hauts prix, parmi tant d'autres sujets mal finis, trop jeunes et trop maigres qui contribuent à l'avilissement des prix à cette saison; surtout si tu prends soin de les expédier à une maison de commerce qui paie les produits agricoles sur une base de qualité. Ce sera la première récompense de tous les soins prodigués à tes poussins depuis leur naissance et une charge de moins pour ton budget.

Pendant ce séjour d'engraissement, on n'oublie pas de leur procurer de l'eau après chaque repas et un peu de gravier de temps en temps, afin que la petite moulange qu'est le gésier fonctionne normalement.

Et tes gentilles poulettes grises, comme elles doivent être vigoureuses et pimpantes! Leur face et leurs parures de tête doivent se couvrir d'un beau rouge vif au toucher soyeux, — le véritable voile de la pudeur. — Fais attention, cependant, leur croissance n'est pas complète et leur organe de ponte se développe simultanément avec ces parures de la tête qui les rendent si belles et si élégantes. Diminue alors graduellement leur moulée de croissance pour ne leur donner que des grains. Elles deviendront fortes, vigoureuses, pesantes, aptes enfin à donner au cours de la dure saison une ponte régulière et abondante. Voilà le secret! voilà le but ultime de l'élevage de tes poussins depuis quatre mois.

Viens maintenant me dire, Suzon, si tu es satisfaite, si tu es récompensée de ton travail, des soins continus apportés à ta basse-cour, de tes inquiétudes au sujet de ces petits êtres fragiles arrivés avec le printemps. J'aurai bientôt d'autres conseils à te procurer avant de faire la cueillette des oeufs à laquelle tu rêves déjà. Viens me faire part des impressions que Paul doit certainement partager avec toi en voyant tes succès.

Sincèrement à toi,

Ton cousin,

Albert Després.

(Suite du courrier)

ments. Ces cinq feuillets cachetés seront ensuite tirés au sort parmi les volontaires qui se chargeront d'y répondre à la réunion suivante. L'émulation se met de la partie et il n'y a rien de plus amusant et de plus instructif. Il est d'ailleurs ainsi mis à profit bien des initiatives qui, autrement, n'osent pas se produire.

• • •

Mme T. P. (L'Avenir). — Tous les Crêpes Celanese sont lavables. Il faut les laver dans une eau tiède savonneuse; agiter le tissu à laver et bien remuer avec les mains; rincer, tordre et rouler dans une grande serviette de ratine absorbante. Lorsque le tissu est encore légèrement humide, c'est-à-dire après quelques heures, repasser à l'envers avec un fer chaud. Surveiller la température du fer. Il vaut toujours mieux essayer sur des retailles, car la soie artificielle colle et se déforme à jamais lorsqu'elle est touchée par un fer trop chaud; le dégât est irrémédiable.

• • •

Thérèse H. (St-Léonard). La sauce au caramel reste la sauce idéale pour mouiller un pouding, surtout si l'on manque de sirop de table.

Mettez une tasse de sucre blanc dans une poêle, avec gros comme un oeuf de beurre. Mêlez le tout doucement jusqu'à ce que, à la chaleur, le sucre se liquéfie au contact du beurre et petit à petit prenne une teinte jaune, puis brune. Brassez plus vite à mesure que le mélange se caramélise, et quand c'est d'une belle teinte brun doré, versez une tasse d'eau bouillante. Ne vous étonnez pas des grumeaux que cela fait; petit à petit, ils fondent et font une sauce lisse. On peut donner du corps avec un peu de féculé de maïs (corn starch).

(Suite de la page 28).

GILET DE LIT

4e Rang—Semblable au 2e rang.

5e Rang—Tri. 1 m., * 1 surjet double, 1 jeté, tri. 3 m., 1 jeté, rép. de * jusqu'aux 4 dernières m., 1 surjet double, tri. 1 m.

6e Rang—Semblable au 2e rang.
Rép. ces 6 derniers rangs 1 fois (91 m.)

Continuer en patron j. c. q. il y ait 10 patrons à partir du comm. des dim. de l'em. Rab.

DEVANT GAUCHE — Comm. au bas monter 66 m. Tri. 4 rangs.

1er Rang—Tri. 3 m., * 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 4 m., rép. de * jusqu'aux 9 dernières m., 1 jeté, 1 surjet simple, Tri. 7 m.

2e Rang—Tricoter 5 m., et à l'env., jusqu'à la fin du rang.

3e Rang—Tri. 1 m., * tri. 2 m. ens., 1 jeté, tri. 1 m., 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 1 m., rép. de * jusqu'aux 5 dernières m., tri. 5 m.

4e Rang—Semblable au 2e rang

5e Rang—Tri. 2 m. ens., * 1 jeté, tri. 3 m., 1 jeté, 1 surjet double, rép. de * jusqu'aux 10 dernières m., 1 jeté, tri. 3 m., 1 jeté, tri. 2 m. ens., tri 5 m.

6e Rang—Semblable au 2e rang.

Rép. ces 6 derniers rangs 15 fois (16 patrons).

Comm à façonner le devant :

1er Rang—Tri. 3 m., * 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 4 m., rép. de * jusqu'aux 9 dernières m., 1 jeté, 1 surjet simple, tri. 2 m. ens., tri. 5 m.

DANS LE NUMERO DE S E P T E M B R E :

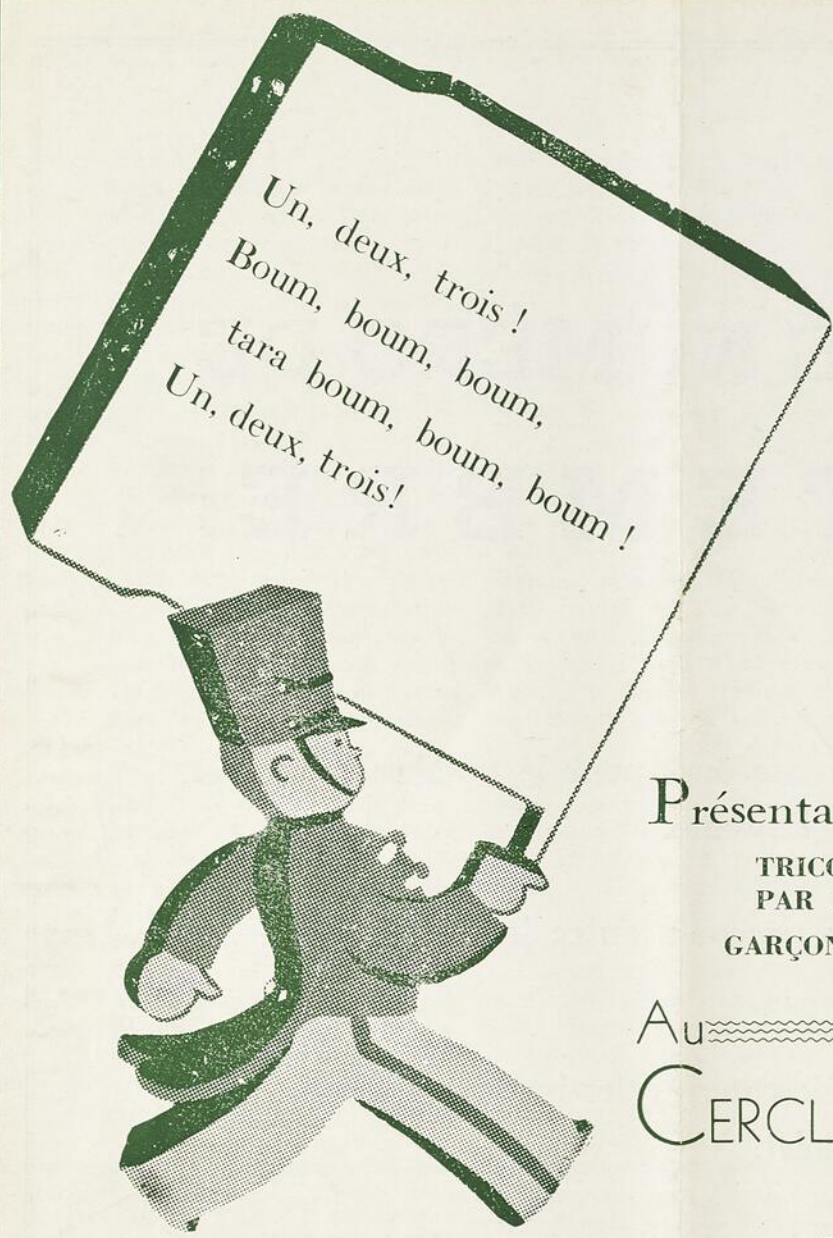
Le rapport du concours pour le nombre des
abonnés de Paysana.

Le rapport du concours entre les cercles de
fermières.

Un article sur le congrès des institutrices ru-
rales à Nicolet.

Un article sur diverses journées agricoles et
réunions de cercles.





La Marche des Laines

sous les auspices de PAYSANA

Présentation de modes d'automne

TRICOTS ET TISSUS DOMESTIQUES
PAR LA GENERATION DE DEMAIN.

GARÇONS ET FILLETES DE 2 A 14 ANS

Au
CERCLE UNIVERSITAIRE
de MONTREAL

515 est, rue Sherbrooke

à 3 heures de l'après-midi

Les 30 SEPTEMBRE et 1er OCTOBRE 1938

*A Montréal, pour tous renseignements,
téléphonez CHEZ FANCHETTE, à WI 5670*

La journée du 1er octobre est spécialement destinée aux dames de la campagne qui pourront ainsi bénéficier des tarifs spéciaux d'excursion. Les cercles de fermières sont cordialement invités à envoyer des déléguées. Des instructrices en tricot et en tissage domestique donneront gracieusement toutes les explications qu'on voudra bien leur demander.

ECRIRE A PAYSANA

Case postale 25, Montréal

POUR RESERVER LES BILLETS D'ADMISSION.